

ESSAI HISTORIQUE

sur la

POÉSIE CHINOISE

par TSEN TSONMING

@

à partir de :

# ESSAI HISTORIQUE sur la POÉSIE CHINOISE

par TSEN TSONMING (1896-1939)

Édition Jean Deprelle, Lyon, 1922, 160 pages.

Édition en format texte par  
Pierre Palpant

[www.chineancienne.fr](http://www.chineancienne.fr)  
décembre 2012

# TABLE DES MATIÈRES

## Préface

## Introduction

La Littérature chinoise.

La poésie ancienne : 1° Vers de 4 syllabes ; 2° Vers de 5 syllabes ; 3° Vers de 7 syllabes.

La poésie moderne : 1° Les quatre tons ; 2° Les règles générales ; 3° Le parallélisme ; 4° Les tyen-kou.

## Chapitre I. Origine de la poésie chinoise.

Époque de Fou-hi et de Chen-nong.

Époque de Yao et de Chwen.

## Chapitre II. La poésie classique : le Chi king.

## Chapitre III. Elégies et Descriptions poétiques : le Li sao de Khyu Yuen.

## Chapitre IV. La poésie de l'époque des Tshin : La chanson de Kai-hya de Hyang Yu.

## Chapitre V. La poésie de l'époque des Han : La chanson de Ta-fong de Kao-tsou.

La poésie lyrique : La chanson « Le vent d'automne », de Wou-ti.

Nouvelles poésies en vers de 5 syllabes : Les poèmes de Li Ling et de Sou Wou.

Les dix-neuf poèmes : Le poème pour la femme de Syu T'chong-khing.

## Chapitre VI. La poésie de l'époque des petites dynasties : Tshao Tchi. Les autres poètes : Thao Tshyen. — Syé Ling-yun et Syé Thyao.

## Chapitre VII. La poésie de l'époque des Thang. L'âge d'or de la poésie chinoise.

1° Première période : Wang Po. Yang Khyong. Lou T'chao-ling. Lo Pin-wang. T'chen T'seu-ngang.

2° Deuxième période : Li Thai-po. Tou Fou. Wang Wei. Meng Hao-jean.

3° Troisième période : Wei Ying-wou. Po Kyu-yi. Tchang Tsi.

4° Quatrième période : Li Chang-yin.

Chapitre VIII. La poésie de l'époque des Song : Sou Tong-pho. Lou Yeou.

Chapitre IX. La poésie de l'époque des Yuen : Les pièces de théâtre.

Chapitre X. La poésie de l'époque des Ming : Vers la décadence. Lyeou Ki.  
Kao Khi. Yang Ki.

Chapitre XI. La poésie de l'époque des Tching : Wou Wei-yé. Wang  
Chi-tcheng. Yuen Mei.

Chapitre XII. La poésie de l'époque contemporaine : Vers la Renaissance. Hou  
Chi. Wang Tsing-wei.

## Appendices

I. Liste des principaux ouvrages consultés (en langue européenne)

II. Liste des principaux ouvrages consultés (en chinois).

Index des noms chinois (ordre alphabétique)

@

À MES CHERS MAÎTRES

M. WANG TSING-WEI

organisateur de l'Université de Kwang-tong,  
président des associations d'éducation de Chine

et

M. TSHAI YUEN-PHEI

ancien ministre de l'Instruction Publique,  
recteur de l'Université nationale de Pékin

*Hommage*  
*de respectueuse et profonde reconnaissance*

Tsen Tsonming

# PRÉFACE

@

<sup>p.007</sup> La littérature chinoise, surtout la poésie, si riche, si imagée est malheureusement écrite dans la plus difficile de toutes les langues existantes et par là est peu connue en Europe.

Nous qui aimons tant les Lamartine et les Victor Hugo, pensons que nos amis français aimeraient peut-être aussi nos Li Thai-po et nos Tou Fou. Aussi croyons-nous utile de leur donner une idée générale de la poésie chinoise.

Une histoire de la poésie chinoise occuperait une vie tout entière ; peut-être une vie serait-elle encore insuffisante. Si nous attendions d'avoir parfait nos recherches pour écrire cette histoire, nous ne pourrions rien réaliser ; nous nous résolvons donc à présenter cet essai, fort insuffisant et pour lequel nous réclamons l'indulgence.

Nous offrons ce petit livre à ceux qui s'intéressent à la littérature chinoise et surtout à quiconque aime la poésie d'une vieille civilisation.

La poésie a, pendant de longs siècles, joué un grand rôle dans la vie chinoise. Son influence a été considérable. Nous n'entrerons pas dans les détails. Parlons seulement de deux points de vue :

Le peuple chinois, au cours de son histoire, n'a jamais apprécié la guerre ni les conquêtes. D'où vient son esprit pacifique ? C'est de l'influence de sa poésie si douce et si sentimentale.

p.008 Satisfait de ce qu'il a, le peuple chinois ne cherche rien de ce qui appartient à autrui. Mais il ne veut pas non plus que les envahisseurs mettent la main sur son territoire. D'où vient son patriotisme ? C'est encore de l'influence de sa poésie si énergique et si courageuse. (Voir surtout les poésies de Lou Yeou à l'époque des Song).

La poésie et la littérature chinoises qui expriment quatre mille ans de civilisation ont marqué non seulement notre vie nationale, mais aussi la pensée et l'histoire des nations avoisinantes.

La littérature des Japonais, celle des Coréens, celle des Annamites, dérivent de celle de la Chine. La versification chinoise a été très à la mode au Japon. Les mikados et les princesses de la cour ont pris rang parmi les adeptes de cet art. Voici ce que dit très justement W. G. Aston : « Ce que la Grèce et Rome furent en Europe, la Chine le fut pour les nations de l'Extrême-Orient et le Japon en particulier lui doit beaucoup. »

Mais de son côté, la poésie chinoise a subi aussi deux grandes influences étrangères, tout d'abord celle de l'Hindoustan ; de là, en effet, est venu le bouddhisme, facteur important dans l'évolution du

sentiment poétique chinois aussi bien que dans le développement littéraire et philosophique.

Puis, dans ces derniers temps, le peuple chinois est éveillé au contact de la civilisation européenne ; les lettrés étudient les littératures des divers pays occidentaux et veulent rajeunir notre art d'écrire, le rapprocher de celui de l'Europe. Nous espérons donc une nouvelle renaissance dans notre poésie ainsi que dans notre littérature.

Nous sommes très heureux de pouvoir ici remercier <sup>p.009</sup>M. le Professeur Maurice Courant qui a bien voulu accepter la présidence de cette thèse ; nous le prions d'agréer l'expression de notre sincère et respectueuse gratitude.

Nous avons suivi dans ce travail la méthode de transcription de M. Maurice Courant, professeur à l'Université de Lyon. Cette méthode est basée sur les tables des caractères classés par initiales et par

finales, telles qu'on les trouve dans le *Khang hi tseu tyen*. La plupart des lettres employées gardent la même valeur qu'en français ; noter les changements conventionnels qui suivent :

h initiale, comme h dans les combinaisons kh, tchh, th, ph (soit k+h, tch+h, t+h, p+h) est un souffle fort, soit guttural, soit sifflant ; ce souffle est prononcé moins fortement dans le centre et dans le sud que dans le nord.

w comme en anglais.

y toujours consonne, comme dans yougoslave.

n finale toujours sonore ; *lin* comme *line*, et pas comme *lin*, textile.

ng final donne un son nasal à la voyelle précédente ; *sang* un peu comme du *sang*, *long* un peu comme l'adjectif *long*.

@

# INTRODUCTION

@

p.011 La littérature chinoise peut être divisée en deux classes :

- a. Littérature rimée ;
- b. Littérature non rimée.

a. Œuvres rimées :

1. Elégies et descriptions poétiques ;
2. Oraisons pour les sacrifices <sup>1</sup> ;
3. Épigrammes <sup>2</sup> ;
4. Odes ;
5. Pièces lyriques de théâtre.

b. Œuvres non rimées :

1. Doctrine et philosophie ;
2. Histoire ;

---

<sup>1</sup> et <sup>2</sup> Les Oraisons pour les sacrifices (tsi wen) et les épigrammes (tchen, ming) se composent généralement d'une partie en prose et de phrases rimées, généralement de quatre mots par phrase ; les règles suivies diffèrent de celles des Odes du *Chi king*. Nous n'insisterons toutefois pas sur ces deux genres mi-poétiques.

3. Correspondances et avis officiels ;
4. Lois et décrets ;
5. Morceaux littéraires divers ;
6. Romans et contes.

Comme nous ne nous occupons pas de la littérature générale de la Chine, nous nous bornons à la poésie proprement dite, c'est-à-dire aux odes, en parlant plus <sup>p.012</sup> brièvement des élégies et des descriptions poétiques, ainsi que de la poésie lyrique au théâtre.

Avant tout, il sera utile de traiter de la versification chinoise. Mais un livre volumineux ne serait pas encore suffisant pour en exposer toutes les règles. Nous donnerons simplement quelques indications préliminaires.

La poésie chinoise revêt deux formes :

- I. La poésie ancienne ;
- II. La poésie moderne.

Cette distinction n'est pas uniquement chronologique ; les anciens poètes composaient des poésies anciennes naturellement ; mais depuis la dynastie des Thang, c'est- à-dire depuis l'invention de la poésie moderne — ou lyu-chi — ou encore « Odes réglées » — nos poètes d'autrefois aussi bien que les contemporains peuvent tous écrire dans les deux formes : ancienne et moderne.

## **I. La poésie ancienne**

D'une façon générale, les poésies anciennes peuvent être divisées en trois catégories :

### 1. Vers de 4 syllabes :

Les poésies du *Chi king* sont, sauf quelques exceptions, composées de vers de quatre syllabes.

### 2. Vers de 5 syllabes :

Sous la dynastie des Han et à l'époque de l'empereur Wou, vers 140 av. J.-C., les poètes

commencèrent d'écrire des vers de cinq syllabes. Depuis lors, jusqu'à nos jours, les pentasyllabes furent aussi répandus que les heptasyllabes ;

### 3. Vers de 7 syllabes :

<sup>p.013</sup> Les vers heptasyllabiques et ceux où le nombre des syllabes est variable, sont classés dans cette catégorie.

On rencontre aussi quelquefois des pièces tout entières en vers de trois ou de six syllabes, mais c'est une chose très rare. On trouve des vers de trois syllabes surtout dans les refrains de chants populaires ; on les emploie aussi dans la poésie didactique ou mnémonique pour resserrer l'expression des sentiments. En les redoublant, ils forment des trimètres.

Les vers de six et de huit syllabes ne se trouvent guère qu'alternés avec d'autres, et semblent intermédiaires entre la poésie et la prose.

Les poèmes anciens ont un nombre de vers très irrégulier. Nous en avons de 2 vers, ce sont les plus courts ; les plus longs ont jusqu'à 395 vers (voir page 65).

Les poésies anciennes n'ont pas de règles particulières pour les tons (comparer p. 18). Le nombre de syllabes est fixe, c'est-à-dire qu'une pièce en tétrasyllabes n'admet pas d'autres sortes de vers et de même pour les pièces trisyllabiques ou pentasyllabiques ; mais les pièces en heptasyllabes renferment très souvent des vers différents.

Les poésies anciennes sont rimées soit à chaque vers, soit de deux en deux vers.

## **II. La poésie moderne ou lyu-chi (odes réglées)**

La poésie moderne présente deux types :

Pièces de huit vers ou « huitains » ;

Pièces de quatre vers ou « quatrains ».

Les huitains comme les quatrains peuvent être en vers de 5 ou de 7 syllabes.

<sup>p.014</sup> Dans la poésie chinoise, dite moderne, l'art de rythmer et de rimer est chose très compliquée.

Les poésies anciennes ne tiennent compte que de la rime, c'est-à-dire sont rimées à la fin de chaque vers, ou seulement de chaque vers pair, ou encore ce sont tantôt les vers impairs qui riment, tantôt les vers pairs ; tout cela est vrai des pièces en vers, soit de 4 ou 5 syllabes, soit de 7 syllabes.

Il n'existe pas de règles ni de méthode particulière pour le rythme dans la poésie ancienne. C'est le son et le ton, l'harmonie naturelle plus ou moins musicale que les poètes ont recherchée pour la composition de leurs pièces.

Au V<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, un lettré, Chen Yo (441–513) eut l'idée de classer les tons du langage ; de cette classification sortirent les

nouvelles règles poétiques. On sait que chaque mot de la langue est modulé d'une certaine manière.

On compte *quatre principales modulations* :

1° phing cheng ;

2° chang cheng ;

3° khyu cheng ;

4° jou cheng.

Ces quatre modulations sont réparties en deux groupes :

I. Le ton égal au phing cheng ;

II. Le ton varié au tche cheng.

Les chang cheng, khyu cheng et jou cheng sont rangés dans le second groupe, le phing cheng forme à lui seul le premier groupe. Si le monosyllabe est prononcé pendant toute sa durée à la même hauteur, il est au ton <sub>p.015</sub> égal ; si la voix module à des hauteurs différentes, le monosyllabe est au ton varié ou tche cheng.

Selon Yuen-ho-yan-po :

Le phing cheng est triste et calme ; le chang cheng, haut et fort ; le khyu cheng, clair et lointain ; et le jou cheng, droit et bref.

Les chansons de *Chi king*, les poésies de l'époque de Han, des Tsin..., sont rimées, mais il n'existait pas de livres spéciaux parlant de rimes et de tons. Nos anciens poètes usaient de la rime seulement d'après l'oreille, sans rigueur, ils recherchaient une assonance. Quelques lettrés de l'époque des Tshing ont étudié cette question et formulent des avis un peu divergents : Kou Yen-wou (1613–1682) reconnaît dix terminaisons ; Kyang Yong (1680–1762) en trouve treize ; Twan Yu-tshai (1735–1815), dix-sept ; tous trois admettent que les syllabes pouvaient être prononcées haut ou bas, avec un accent retenu ou prolongé et Twan déclare qu'il y avait dès lors trois tons, phing, chang et khyu, ce que

Kou ne croit pas. En combinant les trois accents avec les terminaisons, Twan arrive au total de 42 rimes usitées dans le *Chi king*. Mais tout cela n'était pas formulé dans l'antiquité.

Après Chen Yo, au commencement de l'époque des Sweï (vers 589 après J.-C.), quelques lettrés, qui avaient beaucoup étudié la classification des quatre tons, publièrent un dictionnaire des rimes en cinq volumes, comprenant 12.158 mots divisés selon leur prononciation et leur ton en 206 sections.

Une centaine d'années plus tard, les lettrés de l'époque des Thang y ajoutèrent 300 mots et firent quelques <sup>p.016</sup> modifications. Ce livre des rimes porta alors le nom de « Rimes des Thang ».

À l'époque des Song, vers 959, l'empereur chargea quelques poètes de sa cour de corriger les « Rimes des Thang », on y ajouta un grand nombre de mots ; on arriva à en avoir 26.194, et ce livre ainsi modifié

porta le nom de « Dictionnaire de rimes complété ». Vers 1038, sous la même dynastie, on rectifia de nouveau cet ouvrage, on y ajouta encore des mots, ce qui donna le nombre de 53.525 ; le nouveau répertoire fut appelé « Rimes Collectives ». Nous possédons encore des éditions de ce dernier ouvrage, mais assez différentes de l'original, car pendant des siècles, celui-ci a subi de nombreuses retouches.

Bref, il existe des rimes anciennes et des rimes modernes : les premières sont celles du *Chi king*, du *Li sao*, celles des poésies des Han ; elles ont été étudiées et classées par certains lettrés récents tels que Kou Yen-wou et Twan Yu-tshai. Celles qui sont classées dans les « Rimes des Thang » appelées plus tard « Dictionnaire des Rimes complété » puis « Rimes Collectives » sont considérées comme rimes modernes.

Après les travaux de Chen Yo sur les quatre tons du langage, on commença d'établir à l'époque des Thang des règles de versification pour une forme nouvelle de poésie, c'est-à-dire pour les « lyu-chi » ou odes réglées dont nous avons déjà parlé (8 vers de 5 ou de 7 syllabes, huitain ; ou 4 vers de 5 ou de 7 syllabes, quatrain).

Le choix des divers tons dans le vers produit une harmonie soumise à des règles strictes. La rime doit comprendre non seulement le son, mais aussi le ton ; un mot p.017 au phing cheng ne peut rimer qu'avec un autre mot au phing cheng. D'ailleurs, dans la poésie moderne, sauf quelques exceptions pour le quatrain de 5 syllabes, la rime porte toujours sur des mots au phing cheng et non sur les mots au tche cheng. Puis, les mots qui se suivent dans le même vers, doivent appartenir à certains tons d'après la place qu'ils occupent, c'est la tonalité.

Voici les règles générales :

1. Vers de 7 syllabes :

Le premier, le troisième, le cinquième et le septième mots du premier vers, le premier, le troisième et le cinquième de chaque autre vers ont le ton libre, c'est-à-dire peuvent être soit au phing cheng, soit au tche cheng ; mais le deuxième, le quatrième et le sixième doivent avoir la succession de tons suivante : phing, tche, phing ou au contraire tche, phing, tche, ce qui revient à dire que les mots pairs de chaque vers doivent présenter des tons différents et alternants. Telle est la formule du premier vers. Le second vers doit régler ses pieds pairs à l'inverse du premier ; le troisième comme le second ; le quatrième comme le premier ; le cinquième comme le quatrième et le premier ; le sixième comme le deuxième et le troisième ; le septième de la même manière ; et le huitième

comme le premier, le quatrième et le cinquième. On peut voir dans cette loi en même temps le résultat d'un besoin de variété et la source d'une harmonie différenciée des vers consécutifs.

## 2. Vers de 5 syllabes :

Dans le vers de cinq syllabes, les tons se distribuent ainsi :

- 1<sup>er</sup> vers : « libre, tche, phing, phing, tche » ; p.018  
2<sup>e</sup> vers : « libre, phing, tche, tche, phing », ce dernier portant la rime ; 3<sup>e</sup> vers : « libre, phing, phing, tche, tche » ; 4<sup>e</sup> vers : libre, tche, tche, phing, phing », ce dernier portant la rime ; 5<sup>e</sup> vers comme le 1<sup>er</sup> ; 6<sup>e</sup> vers comme le 2<sup>e</sup> ; 7<sup>e</sup> vers comme le 3<sup>e</sup> ; 8<sup>e</sup> vers comme le 4<sup>e</sup> ;

- ou inversement, 1<sup>er</sup> vers : « libre, phing, phing, tche, tche » ; 2<sup>e</sup> vers : « libre, tche, tche, phing, phing » ; 3<sup>e</sup> vers : « libre, tche, phing, phing, tche » ;

4<sup>e</sup> vers : « libre, phing, tche, tche, phing » ; 5<sup>e</sup> vers  
 comme le 1<sup>er</sup> ; 6<sup>e</sup> vers comme le 2<sup>e</sup> ; 7<sup>e</sup> comme le 3<sup>e</sup> ;  
 8<sup>e</sup> comme le 4<sup>e</sup>.

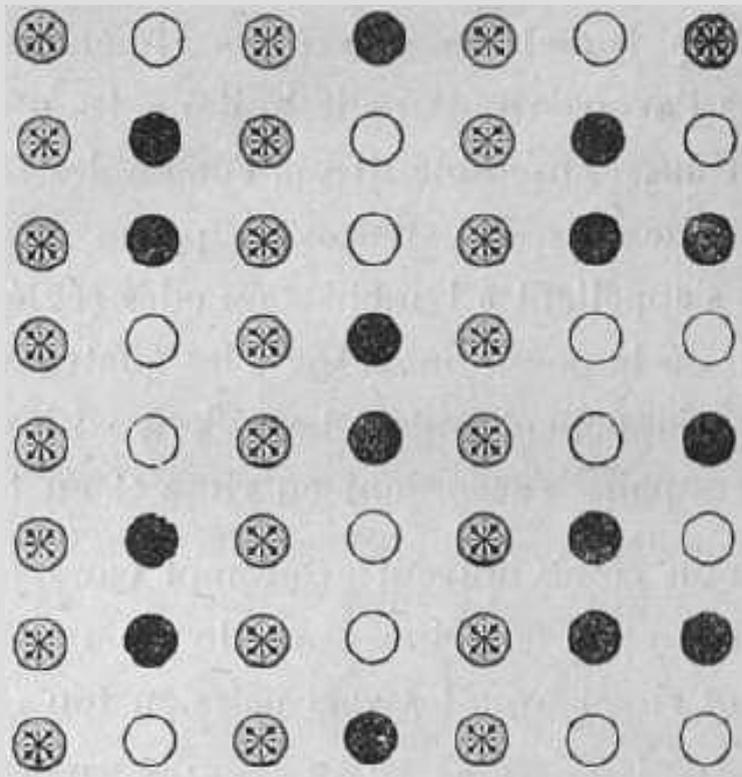
Nous établissons le paradigme suivant pour  
 montrer l'alternance des tons :

Le signe ⊗ indique les pieds libres ; ●, le tche  
 cheng ; ○, le phing cheng.

1. Huitain en vers de 5 syllabes :

⊗	●	○	○	●
⊗	○	●	●	○
⊗	○	○	●	●
⊗	●	●	○	○
⊗	●	○	○	●
⊗	○	●	●	○
⊗	○	○	●	●
⊗	●	●	○	○

2. <sup>p.019</sup> Huitain en vers de 7 syllabes :



Les quatrains de vers de 5 ou de 7 syllabes, sont généralement comme la première moitié d'un huitain pentasyllabique ou heptasyllabique.

Telle est la règle générale pour le nombre de syllabes et de vers, pour les tons et les rimes ; il y a en outre la question du repos ou césure.

La césure se place vers le milieu du vers. Si le nombre de syllabes du vers est impair, c'est assez souvent le second hémistiche qui est plus long d'une syllabe que le premier. C'est ainsi que dans les vers de sept mots, la césure est après le quatrième, quelquefois cependant après le troisième, et dans ceux de cinq mots après le second ; dans les vers de quatre mots et dans ceux de six mots, elle est au milieu. Dans les vers de moins de quatre mots, il n'y a presque pas de césure.

Les Chinois connaissent une unité métrique supérieure <sup>p.020</sup> à celle du vers : « la stance ». La stance constitue son unité par le retour de la rime. La plus commune est le quatrain, dans lequel les vers pairs riment ensemble, comme nous l'avons vu. Dans le huitain, les quatre vers pairs riment aussi ensemble. Il y a encore des stances de douze et de seize vers. Les stances de quatre vers et celles de huit vers s'appellent « lyu-chi » ou odes réglées ; elles sont

spéciales à la poésie moderne ; les quatrains de 5 et de 7 syllabes s'appellent aussi « tsyué-kyu » ; les derniers mots des vers pairs s'accordent en rime et en ton.

Les vers non rimés doivent avoir mot par mot un ton contraire à celui des vers rimés, seul le premier parmi les impairs, peut rimer avec les vers pairs en ton et en son.

La stance de douze et de seize vers s'appelle « pai-lyu-chi » ; la rime est unique et porte sur les pieds pairs comme dans les « lyu-chi ». Enfin toutes les règles des odes réglées lui sont applicables. La différence est simplement dans le nombre de vers. Le « pai-lyu-chi » de douze vers aura six rimes aux pieds pairs ; et celui de seize vers en aura huit.

Le quatrain ou « tsyué-kyu » la stance la plus simple, se compose de quatre vers d'égale longueur, de cinq ou de sept syllabes chacun : la rime des vers

pairs y est obligatoire ; les deux vers qui ne riment pas, c'est-à-dire les impairs, doivent finir dans un ton opposé à celui de la rime. Le quatrain de cinq syllabes peut être rimé en phing cheng ou en tche cheng ; le quatrain de sept syllabes rime toujours avec des mots au phing cheng. Le premier vers — vers impair — peut rimer avec le second et le quatrième.

<sup>p.021</sup> Telle est la métrique phonique ou rythmique dans nos « poésies modernes ».

Mais à côté de cette métrique proprement dite, on observe déjà dans l'antiquité le phénomène du « parallélisme », que l'on pourrait appeler un rythme psychique.

Le parallélisme consiste dans la correspondance de deux idées courtes ; celle du premier hémistiche répond à celle de l'autre hémistiche, ou aussi elles se font écho d'un vers à l'autre dans le distique. Le

parallélisme a été divisé très judicieusement par un sinologue, John Francis Davis, en trois classes. Ce métricien distingue le synonymique, l'antithétique, et le synthétique.

1. Le parallélisme synonymique consiste à répéter deux fois la même pensée, en employant chaque fois une image différente, ou en la modifiant légèrement de manière à frapper l'attention par ce retour.

En voici un exemple :

Le jade bleu intact est au rang des pierres les plus précieuses ;  
Le lis blanc sans tache émet le parfum le plus doux.

2. Le parallélisme antithétique est plus fréquent, il présente le contraste de deux idées.

Poursuivre la vertu, c'est monter la montagne ;  
Poursuivre le vice, c'est descendre un précipice.

3. Le parallélisme synthétique est celui dans lequel les pensées ne se répondent plus, mais seulement les éléments grammaticaux de la phrase ; un verbe

répond à un autre verbe, un nom répond à un autre nom ; c'est ce qu'on appellerait le parallélisme grammatical. p.022

En voici un exemple :

Ainsi seul et indomptable – il marche tout confiant dans son courage ;  
Ainsi orgueilleux et fier – il doit posséder de hauts talents ;  
Du courage – comme Chi Tseu-long, le héros reparu dans le monde ;  
Du talent – comme Li Thai-po, le poète né de nouveau.

Les troisième et quatrième vers, et les cinquième et sixième des huitains de cinq ou de sept syllabes, selon la règle, doivent être marqués par le parallélisme.

Nous devons dire qu'il arrive assez souvent que les grands poètes ne suivent pas strictement les règles. Parfois ils mettent volontairement le phing cheng à la place du tche cheng, ou réciproquement, ils négligent aussi le fameux parallélisme où la logique et la liberté d'allure n'ont guère à gagner.

À côté du parallélisme, une autre difficulté de la poésie chinoise constitue en même temps — dit-on — l'un de ses plus beaux ornements : c'est l'emploi constant des « tyen-kou » ou expressions allégoriques, métaphoriques, allusions à des traits d'histoire, à des usages anciens, à des légendes nullement historiques. On retrouve ces expressions dans la haute littérature, et même souvent dans la littérature populaire. Nos écrivains aiment à faire parade de leur érudition et se plaisent à orner leur pensée de comparaisons fleuries ou épineuses. Cette abondance de métaphores est un grand inconvénient, car l'usage des tyen-kou, encore pondéré chez les prosateurs, n'a plus de bornes, pour ainsi dire, chez les poètes.

L'avantage de l'emploi des tyen-kou c'est, que, par la <sup>p.023</sup> métaphore ou l'allusion, un objet présenté donne en même temps l'idée d'un autre : d'après quelques mots tirés d'une légende ou d'une histoire,

on a tout de suite l'explication de ce qui est comparé ou exprimé. Par exemple, pour donner l'idée d'une séparation d'amoureux, on raconte simplement la légende du Bouvier et de la Tisseuse :

Le soir d'automne est clair et frais comme l'eau  
Je regarde tristement le Bouvier et la Tisseuse.

Voici encore deux vers de Tou Fou sur les préparatifs de la guerre :

Insatiable dans ses projets d'agrandissement,  
L'empereur Wou n'entend pas le cri de son peuple.

On voit facilement que le poète est mécontent de son souverain — Ming hwang — qui veut toujours la guerre contre les barbares. N'osant pas critiquer directement la politique impériale, Tou Fou rappelle un empereur guerrier d'une dynastie précédente — Wou ti des Han.

Nos jeunes poètes d'aujourd'hui croient que l'usage des tyen-kou est une grande perte de temps

aussi bien pour les écrivains que pour leurs lecteurs ; ils pensent avec Pascal qu'« il faut se renfermer le plus possible dans le simple naturel ».

\*

La traduction de morceaux littéraires d'une langue dans une autre langue est une chose très difficile et particulièrement décevante lorsqu'il s'agit de poésies. D'abord tous les effets du rythme et de la sonorité disparaissent, <sup>p.024</sup> et l'on devient incapable de faire connaître la beauté totale du poème, il n'en reste que l'idée poétique.

Nous tâcherons de choisir pour cet essai, après comparaison avec le texte original, les traductions les plus exactes et les plus fidèles. On verra par nos citations que la lyre chinoise a plus d'une corde.

Nous avons la poésie amoureuse, amour de la patrie, de la famille, des parents et des époux. Les aspects variés des saisons, le murmure des cours

d'eau, le clair de lune, les vagues se brisant sur le rivage, les algues où s'embarrassent les insectes, même le coassement des grenouilles, les bonds des truites dans les torrents, les jeunes pousses des bambous au printemps, les daims qui brament à l'automne, les teintes rouges de l'érable, la neige, les fleurs, les oiseaux, la pluie, le vent, les hommes, tels sont les sujets favoris sur lesquels le poète chinois aime à s'étendre. Mais il est rare qu'il décrive purement une scène de paysage ; il y mêle toujours discrètement ou clairement son sentiment et son idée, son amour et son cœur.

@

# CHAPITRE PREMIER

## ORIGINE DE LA POÉSIE CHINOISE

@

Il a toujours existé  
des chants dans le monde  
dès les premiers hommes.  
Chen Yo.

<sup>p.025</sup> Le grand écrivain français Voltaire a dit : « Les vers furent partout les premiers enfants du génie » ; c'est une vérité universelle, aussi bien en Orient qu'en Occident, dans le nouveau monde que dans l'ancien. Dans tous les pays, l'homme a commencé à exprimer en vers ses sentiments et ses pensées ; chez tous les peuples, la poésie a montré le chemin à la prose et lui a frayé la voie.

En Chine, il en a été de même, car la destinée de l'esprit humain n'a jamais varié, là aussi la poésie a précédé la prose.

## Époque de Fou-hi et de Chen-nong

La tradition veut faire remonter l'origine de la poésie chinoise à l'époque de Fou-hi (vers le XLV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) ou de Chen-nong (vers le XXXII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.). Mais c'est une chose peu certaine. D'après la préface du *Chi-phou* — dictionnaire de la poésie — de Tcheng Hyuen (127–200) il n'y avait ni poésies ni chants à <sup>p.026</sup> l'époque de Fou-hi, il y en a eu, peut-être, à l'époque de Chen-nong.

Khong Ying-ta, dans son « Explication du *Chi king* », a dit :

« À l'époque de Fou-hi, la vie était très sobre ; on cultivait et on pêchait pour avoir de quoi manger. On vivait avec les animaux sans distinction... le chef donnait les ordres, le peuple restait calme... il n'y avait alors ni rites, ni devoirs. Si l'on faisait une bonne action, on ne savait pas qu'elle était bonne ;

si l'on faisait une mauvaise action, on ignorait qu'elle fût mauvaise. Quand le cœur n'a pas de sentiment, que peut-on donc exprimer ? C'est pourquoi nous pouvons conclure qu'il n'y avait pas de poésies ni de chants à cette époque-là.

Khong Ying-ta a dit encore :

« Sous Chen-nong, on inventa les instruments musicaux. Or, la musique est toujours écrite d'après les paroles. C'est pourquoi on ne doute pas qu'il y ait eu des poésies à cette époque.

### **Époque de Yao et de Chwen**

À partir de Yao (2357–2257 av. J.-C.), nous trouvons des chants populaires qui ne sont pas dépourvus d'un certain intérêt philosophique et archéologique ; mais leur mérite littéraire est mince. La langue est encore informe ; l'imagination et les

autres qualités essentielles de la poésie manquent presque complètement. D'après le « Wen-sin-tyao-long » :

« On a la chanson de Ta-fong à l'époque de Yao et celle de Nan-fong à l'époque de Chwen ; mais ces deux pièces ne présentent que des phrases à peine correctes, leur valeur est plus que médiocre.

Mais nous ne pouvons oublier la chanson du vieillard, <sup>p.027</sup> très connue en Chine ; sous la forme où elle nous est transmise, elle remonterait vers le XXIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Elle est à peu près la plus ancienne de nos chansons populaires et elle en est la plus belle.

Sous le règne de l'empereur Yao, le peuple vivait dans la paix, il était satisfait de l'existence et fidèle au souverain. Mais un vieux travailleur des champs voyait tout autrement et ne croyait qu'à sa force

personnelle. Il chantait alors à haute voix cette  
chanson :

Quand le soleil se lève, on travaille ;  
Quand le soleil se couche, on se repose ;  
Après avoir foré le puits, on a de quoi boire ;  
Après avoir labouré le champ, on a de quoi manger.  
Ah ! Quelle est la force de l'empereur ?

Nous citerons encore une pièce de l'empereur  
Yao qui exprime une pensée morale.

Tremblant, frissonnant,  
On doit toujours se méfier de soi-même ;  
On ne tombe pas de la montagne,  
Mais on fait une chute dans la plaine.

Un peu plus tard, l'empereur Chwen, successeur  
de Yao, disait :

« La poésie exprime les sentiments, le chant  
prolonge cette expression.

Chwen était lui-même un poète. Quand il décida  
d'abdiquer en faveur non de son fils, mais d'un de

ses ministres qui était un homme d'État de haute valeur, l'empereur, dans la cérémonie qui fut célébrée, chanta ainsi : p.028

Oh ! nuage radieux !

Oh ! nuage merveilleux !

Que le soleil brille éternellement !

Que la lune éclaire incessamment !

Ce monde est séduisant,

Il n'est pas à moi seul !

À l'ouverture du premier Parlement de la République chinoise, après la Révolution de 1912, on adopta ce chant antique comme hymne national de notre pays.

\*

Notre poésie ancienne étant beaucoup plus simple que la moderne, la versification ne demande pas de longues explications. La forme en est primitive. Il y a des pièces de deux ou de plusieurs vers avec un nombre variable de syllabes. On rime

quelquefois à la fin de chaque vers ; d'autres fois de  
deux en deux vers.

@

# CHAPITRE II

## LA POÉSIE CLASSIQUE

@

### LE CHI KING

<sup>p.029</sup> Le *Chi king*, un des treize « king » « Livres Saints » est un recueil ancien de compositions poétiques ; on l'appelle aussi le « livre des Odes » ou le « livre des Vers ». Il existe en plusieurs éditions :

1. Édition classique ;
2. Édition savante ou édition de Mao ;
3. Édition scolaire ;
4. Édition de Khang-hi, etc.

Au commencement du *Chi king*, nous trouvons une préface (grand syu), puis chaque pièce de cette anthologie est précédée d'une courte glose formant une petite préface (petit syu). D'après Tcheng Hyuen, la première est l'œuvre de Tseu-hya disciple

de Confucius ; la seconde qui donne l'explication historique, morale et symbolique, est l'œuvre de Tseu-hya et de Mao Tchhang, lettré du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Le *Chi king* de l'édition de Khang-hi donne encore le texte et les explications de T'chou Hi (1130–1200 ap. J.-C.) puis des remarques de différents auteurs. Les compilateurs impériaux y ajoutent souvent un appendice, et enfin l'exposé de leurs propres opinions, qu'ils ont soin <sup>p.030</sup> d'appuyer, quand ils le peuvent, sur les syu de Tseu-hya et de Mao Tchhang.

Nous citons le début d'un mémoire qu'Éd. Biot publiait en 1838, sur le *Chi king* :

« Lorsque dans les études historiques on cherche à examiner les mœurs, les détails de la vie sociale et le degré de civilisation d'un peuple à une époque déterminée, on trouve d'ordinaire peu de traits pour former ce

tableau dans les chroniques régulières que remplissent les récits des guerres et des batailles : on consulte avec plus de profit les légendes, les contes, les poésies, les chansons populaires, qui conservent le caractère particulier de leur siècle. Souvent alors entre deux époques éloignées, on retrouve la continuation d'usages singuliers dont la trace ne paraissait pas dans l'histoire.

Nous empruntons maintenant à ce savant l'appréciation qu'il fit du même ouvrage dans un second travail plein d'intérêt :

« Cet ouvrage, écrivait-il, l'un des plus remarquables comme tableau des mœurs que nous ait transmis l'Asie orientale, est en même temps l'un de ceux dont l'authenticité saurait le moins être contestée. Ce livre de vers n'est pas comme on pourrait le croire,

un poème sur un seul sujet historique, c'est un recueil où sont rassemblées sans beaucoup d'ordre des odes toutes antérieures au VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, lesquelles se chantaient dans les campagnes et villes chinoises comme les compositions des premiers poètes de notre Europe se chantaient dans l'ancienne Grèce. Le style de ces odes est simple, le sujet en est toujours varié, et elles nous représentent en réalité les chansons populaires des premiers âges de la Chine. Ce <sup>p.031</sup> seul énoncé suffit pour faire comprendre le genre particulier d'intérêt qui doit se rattacher à la lecture du *Chi king*, comme étude des mœurs anciennes des Chinois, qu'il nous montre dans leur simple nature sans aucun des ornements grandioses, sans aucune des exagérations

qu'on rencontre dans la plupart des poèmes épiques de l'Orient.

Couvreur, dans sa préface du *Chi king*, fait la même observation d'Édouard Biot :

« Le *Chi king* est peut-être le livre qui fournit le plus de renseignements certains sur les mœurs, les coutumes, les croyances des anciens peuples de l'Extrême-Orient. Il offre un intérêt particulier au moraliste et à l'historien.

Le *Chi king* comprend quatre sections. La première est appelée Kwe-fong, ou mœurs des royaumes. Elle se compose de chansons populaires recueillies par ordre des empereurs, durant les tournées qu'ils faisaient dans leurs propres domaines ; elle comprend aussi les chansons qui était le plus en vogue dans les royaumes feudataires et que les vassaux étaient tenus d'apporter à la cour,

lorsqu'ils venaient renouveler leur hommage à des époques déterminées. D'après la nature de ces chansons, le souverain jugeait de l'état des mœurs dans les diverses parties de son empire et pouvait ainsi distribuer le blâme ou l'éloge aux délégués de sa puissance, considérés comme moralement responsables des populations gouvernées par eux. Un haut dignitaire, ayant le titre de ministre préposé à la musique, était chargé d'examiner ces chants et de les conserver soigneusement. Cet usage, qui paraît remonter à la dynastie des Chang et qui fut consacré au XII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. par les institutions de la dynastie <sup>p.033</sup> des Tcheou, tomba graduellement en désuétude à mesure que les empereurs s'amollirent et que leur autorité alla décroissant. En 770 av. J.-C., les princes feudataires se rendirent à peu près indépendants ; les tournées impériales cessèrent, et en même temps finit le recueil des chansons populaires.

La seconde et la troisième partie, Syao ya et Ta ya renferment des pièces d'une allure plus grave. Ce sont des odes, toujours contemporaines des événements, l'on y célèbre les vertus et les hauts faits des premiers Tcheou, de quelques-uns de leurs descendants, des ministres et des généraux illustres. D'autres sont des chants adressés à l'empereur par des gouverneurs de province, ou composés à l'occasion des plus importantes solennités. On y rencontre parfois de sévères censures de l'administration publique et de la conduite même du souverain.

La quatrième partie appelée Song (hymnes) contient des hymnes qui se chantaient en grande pompe, durant la célébration de certains sacrifices, et lorsqu'on procédait aux funérailles des empereurs. On y trouve, au chapitre III, des pièces qui remontent à la dynastie des Chang, dont le fondateur a régné au XVIII<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne. Les chants de ce chapitre III ou « Chang

Song », hymnes de la dynastie des Chang, paraissent bien remonter au temps des empereurs de ce nom (1766–1132 av. J.-C.). Tous les autres (chap. I et II) ont été composés sous les Tcheou, du XII<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne.

C'est à Confucius que l'on doit la conservation de tout ce qui a survécu de ce précieux recueil. Il contenait près de quatre mille pièces à l'époque où, redoutant déjà pour <sup>p.033</sup> elles l'oubli qui les eût toutes englouties, il choisit et transcrivit lui-même les trois cent-cinq morceaux que nous possédons encore aujourd'hui. Confucius les revit, les corrigea, et confia son travail à Tseu-hya qui ajouta une courte explication ou « syu ». Le *Chi king* renfermait originellement trois cent onze pièces, mais six d'entre elles ont péri dans l'incendie des livres à l'époque des Tshin. Ces poèmes en vers rimés et chantés se conservèrent dans la mémoire des lettrés plus facilement que les autres livres. Aussi dès les

commencements de la dynastie des Han, au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., il en parut quatre versions à savoir : celle de Lou « Lou Chi » due à Chen Pheou, lettré de Lou ; celle de Tshi « Tshi Chi » due à Tchhen Yuen-fang, lettré de Tshi, celle de Han « Han Chi » due à Han Ying, lettré de Yen et celle de Mao « Mao Chi » due à Mao Tchhang, lettré de Tchao.

Ces quatre versions ont été comparées et trouvées semblables pour le fond. Les différences consistaient surtout dans l'écriture ; certains caractères qui se prononçaient de la même manière étaient employés les uns pour les autres, comme il arrive souvent dans les anciens livres. Le sens était à peu près le même, ce qui prouve la fidélité de la mémoire des quatre écrivains et l'authenticité du recueil qu'ils ont transmis à la postérité.

Les trois premières versions n'existent plus. La quatrième « Mao Chi » nous reste seule, avec la

courte préface de Tseu hya qui a été développée, dit-on, par Mao-Tchhang.

Touchant le procédé poétique, le *Chi king* présente trois manières principales : la première, appelée « fou » (littéralement exposition claire), consistait à suivre sans <sup>p.034</sup> s'en écarter, le développement d'une seule pensée, nettement définie par le titre adopté. La seconde, appelée « hing » (verve) étonnant au contraire le lecteur par une liaison d'idées inattendues, l'amène à un trait final qu'il est loin de pressentir. Procédant par allusions et par métaphores, la troisième, dont l'antiquité fournit surtout de nombreux exemples, cachait un sens profond sous une apparence inoffensive ; son nom significatif est « pi » (comparer).

Confucius désirait qu'on étudiât le *Chi king* ou simplement « Chi » la poésie. Voici ce qu'il a dit à propos de la poésie :

« On ne peut causer avec un homme qui ne connaît pas la poésie.

Dans le *Lwen yu*, Recueil des entretiens de Confucius, le sage dit à ses disciples :

— Mes enfants, pourquoi n'étudiez-vous pas le *Chi king*? On apprend la poésie pour pratiquer la vertu, l'habitude de la réflexion morale, les devoirs sociaux, la haine vigoureuse du mal, le respect envers le père et l'empereur, puis on peut connaître par la poésie beaucoup de noms d'animaux et de plantes.

Dans le même livre, le philosophe dit :

« Le *Chi king* contient trois cents chants, un seul mot peut les résumer tous : N'avoir que de bonnes pensées.

Voici les principales citations que Seu-ma Tshyen, grand historien chinois, fait du *Chi king* :

a. Mémoires historiques, chap. XIV :

« La conduite des Tcheou était devenue mauvaise, les poètes prirent pour sujet de leurs chants les nattes sur lesquelles on se couche ; Kwan tshyu (première pièce du *Chi king*) fut composée. La bonté et la justice se corrompirent ; Lou ming <sup>p.035</sup> la blâme.

(Lou ming est la première pièce du Syao ya). On voit que Seu-ma Tshyen y découvre une tendance satirique, certains commentateurs ne sont pas de son avis.

b. Mémoires historiques, chap. IV :

« Au temps du roi I, la maison royale se pervertit ; les poètes composèrent des blâmes.

c. Mémoires historiques, chap. XLVII.

« Dans le livre des vers, il y a cette parole :  
« La montagne élevée attire le regard ; la  
grande route attire le piéton. »

d. Mémoires historiques, chap. III :

« C'est avec les Odes sacrées que j'ai mis en  
ordre les événements qui concernent Syé ; à  
partir de Thang le victorieux, j'ai compilé les  
Annales et les Poésies.

Considéré comme utile à la formation de  
l'honnête homme, ce recueil, placé parmi les  
premiers des « Treize Livres Saints » est devenu un  
livre classique.

Ces vers, suivant l'unité qu'on veut adopter, se  
partagent en vers de quatre mots à l'origine,  
quelquefois de cinq ou six, parfois aussi de trois,  
mais le nombre de quatre reste normal ; quelquefois  
la longueur de chaque petit vers varie dans chaque  
strophe. Certains vers ne riment pas, d'autres riment

d'une manière incomplète, d'autres encore riment parfaitement <sup>1</sup>.

Il est impossible d'analyser toutes les pièces du *Chi king*. Nous ne citons ici qu'un morceau de chaque section et conseillons au lecteur de lire le *Chi king* tout entier : il a été traduit et étudié par plusieurs sinologues de mérite.

1. Kwe fong <sup>2</sup>  
Thao yao — Le beau pêcher

Le pêcher, comme il pousse bien !

Qu'elles sont nombreuses, ses fleurs !

La fille va se marier :

Il faut qu'on soit femme et mari !

Le pêcher, comme il pousse bien !

Qu'ils ont d'abondance, ses fruits !

La fille va se marier :

Il faut qu'on soit mari et femme !

---

<sup>1</sup> Par suite de la transformation des prononciations entre nos ancêtres et nous, les rimes du *Chi king* sont souvent différentes des rimes modernes.

<sup>2</sup> Traduction de M. Granet « Fêtes et chansons anciennes de la Chine », [page 19](#).

Le pêcher, comme il pousse bien !

Son feuillage, quelle richesse !

La fille va se marier :

Il faut que l'on soit un ménage !

En lisant cette pièce, nous dit M. Granet, on peut d'abord penser qu'il est question de l'âge des époux, ils ne doivent pas être âgés : aussi parle-t-on par symbole d'un pêcher jeune et qui pousse vigoureusement. On peut aller plus loin dans la précision et croire que ce jeune pêcher symbolise une jeune fille et qu'elle a de quinze à dix-neuf ans. Mais puisqu'il s'agit d'allégorie, pourquoi s'arrêter ? Les fleurs marquent la beauté de la jeune fille ; les fruits, ses vertus d'épouse ; et le feuillage, qu'elle est en parfait état physique. Le mariage ne doit pas seulement être conclu à un âge déterminé, mais à une époque fixe de l'année ; cette époque, pour certains auteurs, est le printemps ; au printemps fleurit le pêcher : et voilà un autre symbolisme

possible. Il est vrai qu'on parle des fruits après avoir parlé des fleurs : se mariait-on encore au temps des pêches mûres ? Question qu'il vaut mieux p.037 ne pas poser : réjouissons-nous simplement que le roi civilisateur ait pu faire marier les filles au bon âge et à la bonne saison.

On trouve, dans la section dite Kwe fong, d'autres chansons ressemblant étrangement à cette pièce.

## 2. Syao ya <sup>1</sup> Lou ming. — Le cri des cerfs

Les cerfs brament de concert  
Et broutent le cresson dans la plaine.  
J'ai d'excellents convives,  
Pour eux, on touche le luth, on joue de la flûte ;  
On joue de la flûte.  
Toutes les lamelles retentissent.  
Des corbeilles pleines de présents sont offertes aux convives.  
Ils m'aiment, ils m'enseigneront la grande voie  
(les principes de la sagesse).

---

<sup>1</sup> Traduction de Couvreur.

Les cerfs brament de concert  
Et broutent l'armoise dans la plaine.  
J'ai d'excellents convives ;  
Leur vertu brille d'un grand éclat.  
Ils apprennent au peuple à ne pas se conduire d'une manière abjecte ;  
Ils sont la règle et le modèle des officiers.  
J'ai un vin exquis ;  
Je l'offre dans ce festin à mes excellents convives afin qu'ils se  
réjouissent.

Les cerfs brament de concert  
Et broutent l'herbe dans la plaine,  
On touche le luth et la guitare ;  
La concorde et l'allégresse règnent,  
La réjouissance se prolonge.  
J'ai un vin exquis,  
Je le sers dans ce banquet à mes excellents convives afin de réjouir  
leurs cœurs.

<sup>p.038</sup> Les chants du Syao ya qui étaient exécutés à la cour impériale, dans les festins, se divisent en huit décades ou huit livres contenant chacun dix chants, et comme les autres pièces désignées respectivement par les premiers mots du premier chant.

Le Lou ming montre que l'empereur donne un festin à ses ministres et aux envoyés des princes feudataires. Il compare ses invités à une troupe de cerfs qui brament ensemble et broutent l'herbe dans la plaine.

### 3. Ta ya <sup>1</sup>

#### Fou yi. — Le canard sauvage et la mouette

Le canard sauvage et la mouette sont sur l'eau de la King.

Le représentant des princes, vos ancêtres, vient fêter et se reposer.

Votre vin est pur, et vos mets exhalent une odeur agréable.

Le représentant des princes, vos ancêtres, fête et boit ;

La félicité et les honneurs viennent dans toute leur plénitude.

Les chants du Ta ya étaient aussi exécutés à la cour impériale, dans les réunions des princes et surtout dans les cérémonies en l'honneur des ancêtres.

---

<sup>1</sup> Traduction de Couvreur.

Le Fou yi est un chant exécuté au lendemain d'une cérémonie en l'honneur des ancêtres, les restes des offrandes sont servis, dans le bâtiment situé derrière le temple des ancêtres, au représentant des mânes. Celui-ci est heureux dans ce festin comme le canard ou la mouette au milieu de l'eau.

#### 4. Song<sup>1</sup>

Min yu syao tseu. — Je suis à plaindre, moi, petit enfant

Je suis à plaindre, moi, petit enfant,

À qui l'empire est échu, quand notre dynastie n'est pas encore  
solidement établie. p.039

Dépourvu de ressources, je suis dans l'angoisse.

Oh ! mon auguste père,

Vous avez pratiqué la piété filiale durant toute votre vie.

Je pense à mon auguste aïeul,

Vous vous élevez au ciel, et je vous vois descendre dans la cour  
du palais.

Moi, petit enfant, sans cesse, je vous respecterai

Oh ! auguste souverain,

---

<sup>1</sup> Traduction de Couvreur.

Je m'appliquerai à continuer votre œuvre et ne vous oublierai jamais.

Les Song ou hymnes se chantaient en grande pompe. Certains chants sont composés par l'empereur pour la cérémonie du sacrifice aux ancêtres.

Le morceau que nous venons de citer est un hymne de Tcheng wang qui, trois ans après la mort de son père Wou wang, quitte ses vêtements de deuil, entre dans le temple de ses ancêtres et leur exprime ses sentiments.

@

## CHAPITRE III

### ÉLÉGIES ET DESCRIPTIONS POÉTIQUES

@

<sup>p.041</sup> Les pièces de cette nature sont astreintes à des règles de style fort compliquées. Nous citons en partie la célèbre élégie de Khyu Yuen intitulée : « Pour épancher ma tristesse » ou « Li sao ». Les Elégies (tsheu) appelées plus tard « Descriptions poétiques » ou « fou » étaient très à la mode à l'époque des Han ; à d'autres époques, les poètes ont encore imité cette forme. Après Khyu Yuen, qui en fut le créateur, on peut citer Song Yu et King Thang, ses compatriotes ; Kya Yi et Seu-ma Syang-jou, lettrés de l'époque des Han composèrent chacun quelques pièces très remarquables.

## Le Li sao de Khyu Yuen

Ce personnage vécut de 332 à 295 av. J. -C., il était parent et devint ministre du roi de Tchhou, il essaya de détourner son souverain de certaines entreprises dangereuses : le roi ne l'écouta point et le congédia. Khyu Yuen, désespéré, composa son élégie et, le 5<sup>e</sup> jour de la 5<sup>e</sup> lune de l'an 295, il se jeta dans le fleuve Milo, affluent du Yang-tseu. Le peuple de Tchhou, touché de cette mort, lui fit des offrandes et, depuis cette date, chaque année, le 5<sup>e</sup> jour de la 5<sup>e</sup> lune, des bateaux pavoisés sillonnent les <sup>p.042</sup> eaux et offrent des sacrifices au fidèle ministre. C'est la fête des Bateaux-Dragons.

Les vers du Li sao sont presque tous rimes de deux en deux avec un nombre de syllabes très irrégulier.

L'élégie de Khyu Yuen comprend 93 strophes ;  
nous citerons les plus caractéristiques : <sup>1</sup>.

L'empereur Kao Yang était mon ancêtre ;  
Mon vénérable père se nomme Po-Yong ;  
L'étoile Che-thi était au premier des angles nord-est,  
Au temps Keng-Yin où je vins au monde.

Mon père, considérant l'heure de ma naissance,  
Dès le début me donna de beaux noms :  
Il me nomma le Droit  
Et mon surnom fut Maître-en-Justice.

Ayant en moi la suprême perfection,  
Je cultivai mes sentiments pour l'augmenter encore,  
Cueillant l'iris parfumé des rivières et le lis des vallées profondes,  
Nouant le nelumbo de l'automne à ma ceinture.

Les trois rois de l'antiquité furent parfaits :  
Tous les parfums étaient en eux,  
Ils joignaient le poivrier de Chen  
Au cannelier et au camphrier.

Je me hâtais, tantôt devant le char, et tantôt derrière lui,  
Cherchant à lui faire suivre la voie des anciens.  
Mais le prince, semblable au glaïeul, ne comprenait pas mes pensées

---

<sup>1</sup> Traduction de [Soulié « Essai sur la littérature chinoise », page 132.](#)

Et n'écoutant que les calomniateurs, il se montrait irrité.

Je savais que l'extrême sincérité est déplaisante,

Je me tus : mais ne pouvant me contenir,

Je montrai les neuf cieux et j'évoquai leur justice,

Le Maître sacré était l'unique objet de mes pensées. p.043

Ils (les courtisans) se sont réunis pour me chasser,

Pour me poursuivre comme une bête sauvage,

Mon cœur n'en est pas attristé, mais la vieillesse va m'atteindre.

Je crains de ne pouvoir laisser mon nom à la postérité.

Je n'ai cessé de soupirer et de répandre mes larmes

Gémissant sur tous ceux qui sont nés et qui sont destinés à souffrir.

En vain je me suis perfectionné : j'ai dû me dompter et me contenir.

Le matin, je disais des paroles sincères, le soir je fus chassé.

On ne peut jamais oublier Khyu Yuen, on revient toujours à lui aux heures de rêverie et de tristesse.

Les vers de ce malheureux poète, expression si pénétrante de sentiments si profonds, nous semblent la voix d'un ami, écho fidèle et tendre de la nôtre, qui nous appelle et nous console.

## CHAPITRE IV

### LA POÉSIE DE L'ÉPOQUE DES TSHIN

@

<sup>p.045</sup> À l'époque de Confucius, la famille royale n'avait plus aucun pouvoir, ni militaire, ni administratif ; chaque seigneur était maître dans son pays et le gouvernait librement sans tenir compte du roi de Tcheou. La Chine était alors divisée en un nombre variable de seigneuries et les seigneurs étaient en guerres continuelles ; le pays était en plein régime anarchique. Mais chacun pensait librement et beaucoup d'écoles très diverses furent alors fondées par de célèbres philosophes ; la spéculation intellectuelle était florissante et elle influa sur la poésie ultérieure.

À l'époque des Tshin les événements d'un côté favorisèrent la littérature, de l'autre la firent presque périr.

À cette époque, le général Mong Thyen inventa le pinceau à écrire et l'encre. Jusqu'alors on se servait d'un stylet pour graver sur des tablettes de bambou : chaque tablette formait une ligne. Mong Thyen effiloça un morceau de bois, le trempa dans une préparation noire et s'en servit pour écrire sur des pièces de soie.

Par ces procédés, l'écriture devint plus rapide que la gravure d'autan et les lettrés eurent une plus grande facilité pour exprimer leurs sentiments ; il en résulta une <sup>p.046</sup> évolution de notre ancienne civilisation. Mais nous arrivons alors en 213 av. J.-C. (9<sup>e</sup> année du règne de « Premier empereur » des Tshin) au grand événement que les lettrés ne cessent de déplorer : la destruction des livres, acte pour lequel le nom du Premier empereur est chargé d'opprobre ; les historiens mêmes ne peuvent parler sans aigreur des actes de ce règne.

Cette catastrophe morale, véritable acte de barbarie, mit en péril notre littérature et même notre civilisation. Heureusement, la puissance absolue du Premier empereur ne dura pas longtemps ; il mourut en 210 av. J.-C., âgé de 50 ans. Dès la deuxième année du règne de son successeur, Second empereur, des troubles éclatèrent de toutes parts. Après une longue lutte entre Hyang Yu et Lyeou Pang, une nouvelle dynastie fut fondée par ce dernier. On commença alors de rechercher les livres que les lettrés avaient soigneusement cachés. Certains ouvrages restèrent complètement introuvables, d'autres n'avaient perdu que quelques chapitres et le *Chi king*, dont nous avons déjà parlé, fut reconstitué tout entier.

La durée de la dynastie des Tshin fut trop courte pour donner naissance à des œuvres nombreuses. Nous ne citerons qu'une chanson très connue de Hyang Yu, l'un des deux révoltés nommés plus haut.

## La Chanson de Kai-hya de Hyang Yu

Héros de la fin de l'époque des Tshin, et adversaire du fondateur de la dynastie des Han, Hyang Yu était originaire de Hya-chang (province de Kyang-sou).

Pendant sa jeunesse, il étudia les livres ; n'ayant pas <sup>p.047</sup> réussi dans ses études, il les abandonna pour s'exercer à l'escrime et n'y réussit pas davantage ; Hyang Lyang, son oncle, s'en irritant, Hyang Yu répliqua :

— Les livres ne sont bons qu'à rappeler les noms des personnages illustres. L'escrime n'est que la lutte contre un seul homme et ne vaut pas la peine d'être étudiée. J'étudierai la lutte contre dix mille hommes.

Alors Hyang Lyang lui enseigna les lois de la guerre ; le jeune homme y prit grand plaisir et en saisit la

pensée principale, mais il ne voulut pas non plus pousser à fond.

La première année du règne du Second empereur des Tshin, une rébellion éclata. Hyang Yu et son oncle formèrent une armée qui se mêla au mouvement. Quand Hyang Lyang mourut, les troupes furent commandées par Hyang Yu qui engagea plusieurs batailles et remporta toujours la victoire. Son nom devint célèbre et on le proclama « roi de Tchhou ». Ses adversaires furent battus les uns après les autres, il n'en resta qu'un, Lyeou Pang, qui avait aussi une très forte armée. Ces deux héros se livrèrent de nombreux combats. Quelques années plus tard, Lyeou Pang réunit tous les généraux contre Hyang Yu.

Quand les deux troupes se rencontrèrent à Kai-hya (aujourd'hui, petite ville de la province du Ngan-hwei) un des généraux de Hyang Yu fit défection ; le trouble

s'empara alors de toute l'armée. Le roi de Tchhou avait établi son camp et élevé des retranchements à Kai-hya ; ses soldats étaient mal nourris, épuisés. L'armée de Han et celle des généraux l'enfermèrent dans un cercle de plusieurs rangs d'épaisseur. Pendant la nuit, Hyang Yu entendit que de toutes parts dans l'armée de Han, p.048 on chantait des chants de Tchhou ; il en fut effrayé et dit :

— Han a-t-il gagné à lui toute la population de Tchhou ? Comment a-t-il pour lui tant de gens de Tchhou ?

Il se leva alors pendant la nuit pour boire ; il avait une belle femme nommée Yu, qui toujours l'accompagnait, et un excellent cheval nommé Wei, que toujours il montait ; Hyang Yu chanta donc tristement ses généreux regrets ; il fit sur lui-même ces vers <sup>1</sup> :

---

<sup>1</sup> Traduction de Chavannes.

Ma force déracinait les montagnes ; mon énergie dominait le monde ;  
Les temps ne me sont plus favorables ; Wei ne court plus.

Si Wei ne court plus, que puis-je faire ?

Yu ! Yu ! Qu'allez-vous devenir ?

Hyang Yu n'était pas un poète, mais cette chanson devint célèbre ; elle nous montre le caractère de nos anciens guerriers très orgueilleux et qui ne s'avouaient jamais vaincus. Ils ne voulaient à aucun prix offrir leur épée à l'adversaire, ils aimaient mieux mourir honorablement que de vivre prisonniers. Telle fut en effet la fin tragique de notre héros qui mourut en soldat glorieux.

Hyang Yu, après avoir chanté plusieurs stances avec sa jolie favorite, monta à cheval et escorté d'environ huit cents cavaliers, les meilleurs de sa garde, il rompit à la tombée de la nuit, le cercle qui l'enserrait, sortit du côté sud, et galopa jusqu'au jour ; l'armée de Han s'en aperçut alors ; le

commandant de la cavalerie reçut l'ordre de le poursuivre avec cinq mille cavaliers.

Arrivé à Tong-syang (à 50 li <sup>1</sup> au sud-est de Ting-yuen, p.049 province de Ngan-hwei) il n'avait plus que vingt-huit cavaliers ; il estima qu'il ne pouvait plus échapper aux poursuites de l'ennemi et dit alors à ses cavaliers :

— Huit années se sont écoulées depuis le moment où j'ai commencé la guerre ; j'ai livré en personne plus de soixante-dix combats ; ceux qui m'ont résisté, je les ai écrasés ; ceux qui m'ont attaqué, je les ai soumis ; je n'ai jamais été battu ; j'ai gagné un empire. Cependant, voici maintenant à quoi je suis réduit ; c'est le ciel qui me perd ; ce n'est point que j'aie commis quelque faute militaire. Aujourd'hui je suis résolu à mourir...

---

<sup>1</sup> Mesure itinéraire chinoise valant environ 576 mètres.

Puis Hyang Yu tua encore beaucoup d'ennemis et un général de Han. On lui demanda de s'enfuir sur un bateau, il répondit en riant :

— Le ciel veut ma perte, à quoi bon passer l'eau ?...

Il continua à se battre et tua encore plusieurs centaines d'hommes ; lui-même reçut plus de dix blessures ; en se retournant, il aperçut un de ses anciens camarades, capitaine des cavaliers de Han et lui dit :

— J'ai entendu dire que Han avait mis à prix ma tête promettant à celui qui l'apporterait mille pièces d'or et une terre de dix mille habitations ; je vous donne cet avantage.

À ces mots, il se coupa la gorge et mourut.

La chanson de Kai-hya est d'un esprit haut et mélancolique. Quand la nuit est calme, la lune claire,

en la lisant, nous voyons ce héros battu, qui verse — c'est peut-être la première fois — d'abondantes larmes ; et la triste Yu, les courageux soldats, pleurent également... aucun d'eux n'a le courage de lever la tête et de regarder le général...

@

## CHAPITRE V

### LA POÉSIE DE L'ÉPOQUE DES HAN

@

<sup>p.051</sup> Cette période commence en 206 av. J.-C., après la chute de la dynastie des Tshin ; et finit en 219 après J.-C., époque où l'empire des Han se divise en trois.

La poésie alors, non seulement occupa une place très importante, mais marqua le progrès de la civilisation pendant quatre siècles. Sous l'influence des doctrines de Confucius, l'autorité de la couronne s'étendit grandement, la puissance des chefs locaux héréditaires s'effaça peu à peu et un système de gouvernement fut institué avec des préfets soumis au contrôle de l'autorité centrale. Wou ti, empereur, poète et homme d'État distingué, fonda des écoles de divers degrés et favorisa l'instruction.

Ici, sont à rappeler, deux faits importants dans l'évolution de la poésie :

1. L'introduction du bouddhisme <sup>1</sup> ;
2. L'invention du vers de cinq syllabes.

Les chansons des Han nous offrent des formes en partie semblables à celles de nos poètes primitifs, mais plus étudiées et plus musicales.

p.052 Les poésies pentasyllabiques inventées à cette époque sont formées de vers de 5 mots. Elles sont, comme les chansons et les anciennes poésies de 7 syllabes, sans règles particulières en ce qui concerne les tons. Le nombre des vers n'est pas non plus fixé.

Nous avons déjà dit que les poésies anciennes de 4, 5 ou 7 syllabes peuvent être rimées à la fin de chaque vers ou seulement des vers pairs, ou encore à la fin tantôt des vers impairs, tantôt des vers pairs. Mais pour les *lyu chi*, on ne peut les rimer qu'avec

---

<sup>1</sup> Nous reviendrons plus loin sur l'influence de cette doctrine (Voir page 70).

des mots de ton égal ou phing cheng, tandis que pour les poésies dites anciennes, on les rime soit avec des mots de ton égal — phing cheng —, ou avec des mots de ton varié — tche cheng — ou encore dans un même morceau, quelques vers sont rimés en ton égal et quelques autres en ton varié.

Avant les lyu chi, les poètes de l'époque des Trois Royaumes, des Tsin, des Swei... ont continué d'écrire les anciennes poésies de 5 ou de 7 syllabes en employant toujours les mêmes formes et les mêmes règles.

À l'époque des Han, la facilité d'écrire en vers était générale dans les classes élevées. Presque tout homme ou femme ayant de l'éducation pouvait à l'occasion, composer un petit poème ; les empereurs étaient toujours enthousiastes de poésie. Nous citerons quelques œuvres des plus célèbres souverains des Han.

## La Chanson de Ta-fong de Kao-tsou

Kao tsou était originaire de Fong, dans la préfecture de Phei, son nom de famille était Lyeou ; son appellation familière était Ki ou Pang. Il était bon et sympathique ; il donnait volontiers ; il avait l'esprit ouvert et généreux.

<sup>p.053</sup> Quand il vit passer le collègue du « Premier empereur » des Tshin, il soupira anxieusement et dit : « Voilà ce que doit être un grand homme ! »

Il fut l'un des chefs rebelles contre la dynastie des Tshin. Vers le 11<sup>e</sup> mois de l'année 207 av. J.-C., les troupes de Lyeou Pang arrivèrent au bord de la rivière Pa, dans la banlieue de la capitale ; Tseu-ying, successeur du « Second empereur » des Tshin vint lui faire sa soumission. Cinq ans plus tard, après avoir battu Hyang Yu, Pang devint chef de tout l'empire du Milieu. Il fonda la dynastie des Han.

Craignant toujours la révolte de ses généraux, il les mit presque tous à mort tour à tour, ne gardant que des officiers secondaires peu intelligents, peu courageux ; il commença alors de regretter ses anciens compagnons d'armes, amis de jeunesse, désolé de ne pouvoir retrouver des hommes de valeur pour défendre le pays contre les barbares du nord comme les Hyong-nou (en Mongolie) ou ceux du Sud comme les Yué (aujourd'hui la province de Kwang-tong).

Il exprima ses regrets dans une chanson. C'était dans la douzième année de son règne ; Kao-tsou revint à Phei, son pays natal. Il donna un banquet dans son palais et y invita tous ceux qu'il avait autrefois connus, jeunes et vieux ; il fit circuler le vin. Il appela de petits garçons de Phei et en prit cent-vingt auxquels il enseigna son chant. Quand on

fut excité par le vin, Kao-tsou joua de la guitare et chanta lui-même l'hymne qu'il avait composé <sup>1</sup>.

Un grand vent soufflait, les nuages s'élevaient en flottant p.054

Mon prestige s'est placé dans l'intérieur des mers ; me voici revenu  
dans ma terre natale ;

Comment trouver des hommes vaillants pour garder les quatre  
côtés ?

Les jeunes garçons s'exercèrent à chanter en chœur ; puis Kao-tsou se leva et dansa ; mais il avait le cœur triste ; il laissa tomber quelques larmes et dit aux vieillards de Phei :

— Le voyageur s'afflige en pensant à sa terre natale ; quoique ma résidence soit loin d'ici, mon âme, après ma mort, se plaira encore à penser à Phei.

Plus tard, par un décret de l'empereur Hyao hwei, fils et successeur de Kao-tsou, cette chanson devint

---

<sup>1</sup> Traduction de Chavannes.

un hymne dynastique et fut chantée par cent-vingt musiciens dans le palais de Phei à chaque fête du feu empereur Kao-tsou.

## **La Poésie lyrique**

La poésie lyrique ou poésie chantée, expression le plus souvent de sentiments personnels ou donnés comme tels, s'est développée à l'époque des Han au fur et à mesure de l'affinement des mœurs dans la haute société.

En réalité, les anciennes poésies chinoises peuvent être toutes chantées. Voici la parole de notre célèbre historien Seu-ma Tshyen :

« À l'époque ancienne, nous avons trois mille pièces de poésies, Confucius supprima celles qui faisaient double emploi et choisit celles qui concernaient la vertu et les rites. Il ne nous reste que trois cent cinq pièces qui

peuvent toutes être chantées, avec accompagnement musical...

Puis, vers la fin de la dynastie des Tcheou, la poésie et la musique tombèrent en décadence. Ce n'est qu'au commencement des Han, que l'empereur ordonna au chef <sup>p.055</sup> des musiciens Ya Yo kwan de composer des chants pour les grandes fêtes rituelles.

Le poème de Kao-tsou, que nous avons vu, et le poème suivant de Wou-ti sont des exemples du genre lyrique.

### **La Chanson « Le Vent d'automne », de Wou ti**

Wou ti, c'est-à-dire « l'empereur guerrier » est le titre posthume qui fut décerné au souverain sous le règne duquel vécut le célèbre historien Seu-ma Tshyen. C'est donc surtout par des exploits militaires que son époque fut illustrée.

Wou ti, né en 156 av. J.-C., mort en 86 av. J.-C., second fils de l'empereur King, monta sur le trône, à l'âge de 16 ans, après la mort de son père. Il était sur le trône depuis cinq ans à peine, quand il tenta d'attirer les Hyong-nou dans une embuscade à Ma-yi (c'est dans la préfecture secondaire de T'chao, province de Chan-si). Il continua de poursuivre ses redoutables ennemis et remporta successivement plusieurs victoires. Les expéditions d'alors n'eurent pas le seul résultat d'agrandir le territoire de l'empire, mais aussi d'étendre l'horizon géographique et ethnographique.

L'empereur Wou, énergique et actif, avait encore la passion de la chasse : il avait laissé en friche un immense territoire près de la capitale et y courait le cerf et le sanglier, attaquant même à l'épieu des panthères et des loups. Guerrier et chasseur, l'empereur Wou fut cependant un poète délicat et sensible, mélancolique et fin. Il a laissé plusieurs

petits poèmes ; nous citerons le plus p.056 gracieux :  
Mme Judith Gautier, dans son « Livre de Jade », en a  
donné la traduction très poétique, mais pas assez  
proche du texte original. Nous la citerons d'abord,  
puis nous donnerons une autre traduction faite aussi  
par un écrivain français :

### Le Vent d'automne <sup>1</sup>

Le rude vent d'automne se lève : les nuages blancs volent devant lui.  
Des arbres secoués, les feuilles jaunies tombent sur l'eau.  
Et voici que, déjà, les oies sauvages repassent.  
Les lotus n'ont plus que des graines, la rose a perdu son parfum.  
Ah ! je veux voir la femme que j'aime passionnément, celle que je ne  
peux oublier.  
Pour atteindre rapidement le pavillon qu'elle habite, je détache le  
bateau et j'essaie de traverser la rivière.  
Le courant est rapide ; l'eau bruissante comme de la soie, se ride et  
clapote sous le vent.  
Malgré mes efforts, je ne peux pas avancer.

---

<sup>1</sup> [Livre de Jade, par M<sup>me</sup> Judith Gautier, Paris, Juven, 1908.](#)

Pour me donner du courage, je commence à chanter en levant mes  
rames ; mais mon affliction s'augmente de la tristesse de ma  
chanson.

Toute l'ardeur de mon amour s'élançe en avant de moi, et sans pitié,  
me laisse là...

L'âpre vent de tant d'automnes a-t-il donc brisé ma vigueur ?

Est-ce l'image d'un vieillard qui tremble ici dans l'eau profonde ?

Voici une autre traduction <sup>1</sup> :

Le vent d'automne s'élève, ha ! de blancs nuages volent.

L'herbe jaunit et les feuilles tombent, ha ! les oies sauvages vers le midi  
s'en retournent.

Déjà fleurit la plante « lan », ha ! déjà se répand le parfum des  
chrysanthèmes

Moi je pense à la belle jeune fille ha ! traversant le fleuve de Hoën

Au milieu de ses rapides eaux, ha ! où jaillissent ses vagues écumantes.

Au bruit des flots et des tambours, ha ! j'improvise la chanson des  
rames.

Plus vif a été le plaisir, ha ! plus profonde est la tristesse qui lui  
succède.

La force et la jeunesse, combien donna-t-elle, ha ! et contre la  
vieillesse, que faire ?

---

<sup>1</sup> Traduction de Grossene, *Essai de rythmique*, Paris 1893.

Cette chanson fut écrite par l'empereur Wou à la fin d'un dîner sur un bateau pendant une promenade sur l'eau que le souverain faisait avec ses courtisans. Rassasié de gloire et d'honneurs, l'empereur, assez âgé alors, s'inquiétait de la mort et se rappelait tristement sa jeunesse. Cette pièce est pleine d'un sentiment mélancolique, sincère et pénétrant.

Il est curieux de voir comment deux autres poètes français ont successivement tenté d'en reproduire l'impression.

Le premier en date est Louis Bouillet qui traduit ainsi :

Bois chenus ! Ah ! vent d'automne !  
L'oiseau fuit ! Ah ! l'herbe est jaune !  
Le soleil, Ah ! s'est pâli !  
J'ai le cœur, Ah ! bien rempli !  
Sous ma nef, Ah ! l'eau moutonne,  
Et répond, Ah ! monotone,  
À mon chant, Ah ! si joli !  
Quels regrets, Ah ! l'amour donne !

L'âge arrive, Ah ! puis l'oubli !

La seconde adaptation, de Grossene, postérieure en date, est celle-ci : p.058

Je veux chanter, ah ! l'automne que j'aime ;  
Que les rêveurs, ah ! scandent mon poème !  
Voici fleurir, ah ! l'or du chrysanthème,  
Triste de douceur, ah ! c'est l'adieu suprême.  
Le plus beau jour, ah ! s'éteint dans la nuit,  
Comme un éclair, ah ! la volupté fuit.  
Que fait le ciel, ah ! du bonheur détruit ?  
Les flots s'en vont, ah ! doux comme des femmes :  
Ainsi finit ; ah ! la chanson des rames.

Ces deux dernières adaptations sont plus fidèles au rythme de l'original et donnent la sensation des sentiments exprimés, mais elles ne conservent ni l'intégrité, ni l'ordre de ces sentiments ; elles ont le tort aussi, quel que puisse être leur mérite littéraire, de présenter sous une forme plus abstraite les notations très concrètes de la poésie chinoise.

Wou-ti avait eu une favorite, « la Dame Li », très belle, morte jeune. Il pensait toujours à elle, cherchait à revoir son image ; mais son désir ne se réalisait pas ; il exprima alors sa tristesse dans un petit poème bien touchant.

Oui ou non ?

Je suis debout,

Et regarde partout.

Pourquoi vient-elle si lentement ?

Ses descendants ne furent pas aussi lettrés que lui. Mais un événement très important est à signaler. Sous le règne de Ming ti (58–75) ; c'est l'introduction du bouddhisme en Chine en 65. Cette religion, qui devait se répandre dans toute l'Asie, et qui bouleversa plus tard, par sa réforme lamaïste, l'organisation sociale du Tibet et de la Mongolie, ne fit tout d'abord que piquer la curiosité de la cour, et le peuple ne la commit que deux ou trois siècles après.

## Nouvelles poésies de cinq syllabes

<sup>p.059</sup> Tandis que les généraux de Wou ti et ses diplomates faisaient connaître sa puissance jusqu'au centre de l'Asie, l'empereur encourageait la littérature. Alors vivaient de grands philosophes et de célèbres historiens, alors aussi la poésie fut renouvelée par la création du vers de cinq syllabes.

Les premiers vers de cinq syllabes sont dus à Li Ling et Sou Wou. Ils ne se trouvent pas dans l'histoire des Han, mais ils sont cités dans d'autres anciens livres. « Les vers de cinq syllabes ont été créés, a dit Jen Fang, par Li Ling et Sou Wou ». Or Jen Fang était un lettré du V<sup>e</sup> siècle après J.-C., et il y a lieu de le croire.

Ces pièces ont été écrites par Li Ling et Sou Wou lors de leur séparation dans le pays des Hyong-nou.

## Les poèmes en pentasyllabes de Li Ling et de Sou Wou

Quelles circonstances amenèrent la rencontre et la séparation de nos deux créateurs du vers de cinq syllabes ?

Entre tous les peuples que les premiers souverains Han eurent à combattre, les Hyong-nou se montrèrent les plus redoutables et furent leurs ennemis héréditaires. Les Hyong-nou avaient des mœurs fort analogues à celles des Mongols actuels, dont ils occupaient d'ailleurs le territoire. Ils étaient pasteurs, et par conséquent nomades : mais les bestiaux épuisent vite les ressources d'un pâturage et doivent se déplacer pour gagner de nouvelles prairies ; les Hyong-nou suivaient donc leurs troupeaux : p.060 chevaux, vaches, moutons et chameaux. Une telle vie en faisait de bons guerriers ; lorsqu'ils souffraient de la disette, ils entraient à l'improviste sur le territoire de nos aïeux

et opéraient des razzias dans les villages. Les souverains envoyaient des troupes pour défendre le pays et chasser les barbares. Puis les empereurs sentaient le malheur de toujours guerroyer, ils expédiaient des ambassadeurs aux Hyong-nou pour négocier la paix, les barbares consentaient quelquefois. Mais parfois, ils n'étaient pas satisfaits, gardaient les représentants de la Chine, puis les tuaient ou les condamnaient à garder les troupeaux. Ce fut le cas de Sou Wou, envoyé par l'empereur Wou pour traiter de la paix.

Cette démarche n'eut d'autre effet que d'exciter la colère du chef des Hyong-nou. Sou Wou se vit châtié, condamné à conduire un troupeau de moutons. Il resta prisonnier dix-neuf ans sans oublier sa patrie. Il fut rendu quand les Hyong-nou demandèrent la paix à l'empereur Tchao, fils de l'empereur Wou.

Vers le milieu du séjour de Sou Wou chez les Hyong-nou, un de ses meilleurs amis, Li Ling, officier, fut capturé par les barbares pendant un grand combat. Li Ling vint souvent voir Sou Wou et leur amitié s'accrut sans cesse. Au départ de Sou Wou, se réunissant pour l'adieu et pensant qu'ils se quittaient pour toujours, ils furent pris de tristesse et ils composèrent des poésies que nous ne pouvons pas lire sans pleurer.

Il nous reste quatre poésies de Sou Wou et trois de Li Ling. Celles de Sou Wou ne sont pas toutes sur l'amitié. La première nous paraît écrite pour ses frères ; l'idée est très large, en voici quelques

vers : p.061

Tout le monde est frère ;

Nul n'est l'homme de la route.

Nous sommes frères comme les branches d'un arbre,

Nés dans un même corps.

La seconde est destinée à sa femme, il parle d'abord de la joie de vivre, de l'amour, puis en arrive au jour de la séparation.

Il fera bientôt jour,  
Nous nous séparerons ;  
Je vais au champ de bataille,  
La date du revoir n'est pas fixée.  
Je te serre la main en soupirant,  
Je pleure en te quittant.  
Du courage, aime le printemps.  
N'oublie pas le bon temps !  
Je reviendrai si je suis vivant,  
Nous nous souviendrons toujours si je ne suis plus !

La troisième et la quatrième qui parlent de l'amitié sont sans doute écrites pour Li Ling, son meilleur ami. Il pensait à la captivité de Li Ling.

Je veux chanter  
Mais tu ne peux t'en retourner...

Nous voyons plus loin son désir de partir avec son ami :

Souhaitons d'être deux oiseaux  
Volons et revenons ensemble.

Li Ling, prisonnier des barbares, s'attristait du  
départ de son ami. Ses vers expriment le deuil de  
cette cruelle séparation : p.062

Nous nous séparons pour jamais,  
Reste encore un moment !

Il gardait cependant l'espoir de se rencontrer. Il  
parlait aussi de morale ; c'est la sincérité de vrais  
amis.

Du courage, aime la bonne vertu !  
Nous nous verrons quand nos cheveux seront blancs.

### **Les dix-neuf poèmes**

Maintenant nous devons parler de dix-neuf  
poèmes très remarquables, mais d'auteurs inconnus.

D'après certains livres, quelques-uns de ces  
poèmes sont dus à Mei Cheng, lettré de l'époque de  
Wou ti et à son contemporain Fou Yi ; mais cela est

incertain. Le prince T'chao-ming, du VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., ne connaissait pas le nom des auteurs.

Ces poésies reflètent le caractère efféminé et l'amour du plaisir et en même temps la culture et le raffinement de la haute classe sociale de l'époque des Han : ce qu'elles expriment, c'est le regret du foyer et l'absence d'êtres chers, l'éloge de l'amour et du vin, le deuil pour les morts, les plaintes sur l'incertitude de la nature extérieure.

Ce sont peut-être les premiers poèmes de cinq syllabes, quelques-uns pouvant être antérieurs à ceux de Li et de Sou. Les pièces sont assez courtes, de 8 à 20 vers.

Voici la première pièce parlant aussi de la séparation :

Marche, et marche toujours,

Je te quitte encore.

Séparés par dix mille li,

Chacun sous un coin du ciel. p.063

La route est si longue !  
Quand nous reverrons-nous ?  
Les chevaux des Hou aiment le vent du nord,<sup>1</sup>  
Les oiseaux du Yué préfèrent les branches du sud.  
Nous nous éloignons chaque jour,  
Notre ceinture devient trop grande,<sup>2</sup>  
Les nuages voilent le soleil,  
Le voyageur ne sait plus retourner.  
Je vieillis en pensant à toi,  
Le temps passe si vite !  
Enfin ne parlons plus.  
Aie du courage pour te nourrir.

Nos poètes inconnus ont le grand souci de la vie,  
ils la trouvent trop courte ; nous rencontrons  
souvent ces regrets dans ces poèmes.

La vie passe vite,  
Comme la poussière !

Et puis encore :

---

<sup>1</sup> Ces deux phrases sont des comparaisons voulant dire que les animaux aiment toujours leur pays natal.

<sup>2</sup> Image pour dire que l'on a maigri en pensant à quelqu'un.

L'Homme au monde  
Est comme un voyageur !  
.....  
La vie n'est pas comme l'or ni la pierre,  
Pourquoi ne peut-on vivre longuement ?

Nous trouvons aussi des notes de piété et de tristesse. La qualité la plus caractéristique de ces poèmes c'est d'être suggestifs, ainsi :

On joue du khin en soupirant,  
Le son en est si mélancolique ;  
On ne regrette pas l'effort du chanteur,  
Mais on est triste de rencontrer peu de connaisseurs. p.064

L'amour a aussi une place dans ces pièces, il est très touchant et très doux :

Je traverse le bassin pour cueillir les lotus,  
Il y a donc de fleurs parfumées,  
Les cueillir, pour qui ?  
Oh ! celle à qui je pense est si loin de moi !  
Je me retourne pour voir mon pays,  
Les routes sont si longues !  
Nos cœurs sont les mêmes, nos corps sont séparés

D'inquiétude et de tristesse, on devient vieux.

Quand on pense à ce qu'on aime, on rêve, on voit  
l'image chérie ; par exemple :

Je suis seul, ce soir,  
Pensif, je vois ton image.  
Tu ne m'as pas oublié,  
Tu viens en voiture.  
Que ton sourire soit le même !  
Que nous rentrions ensemble !  
Ah ! tu ne viens que pour peu de temps,  
Et tu t'en vas déjà !  
Tu n'as pas d'ailes,  
Comment peux-tu voler ?  
.....

Voici encore un poème d'amour sur l'une des plus  
anciennes et des plus populaires légendes chinoises.

Le Bouvier, une des constellations qui se trouvent  
auprès de la Rivière du ciel (la voie lactée) est l'amant  
d'une étoile située de l'autre côté et appelée la  
Tisseuse. Ils sont séparés toute l'année, sauf le

septième jour du septième mois, où les pies forment un pont par-dessus la Rivière du ciel, afin de permettre au couple de se rencontrer. La poésie chinoise, la poésie japonaise <sup>p.065</sup> contiennent d'innombrables allusions à cette légende qui a été contée cent fois dans des vers dont l'excellence n'a jamais été surpassée ; tels ceux que nous allons citer :

L'étoile du Bouvier est si loin,  
La fille de la Rivière est si blanche,  
Ses mains sont si fines,  
Elle tisse toujours ;  
Mais de tout le travail de la journée, il ne reste rien.  
Ses larmes tombent comme la pluie.  
La rivière est claire et peu profonde,  
La distance n'est pas grande ;  
Mais séparés par cette eau,  
Ils ne peuvent causer.

Ces poèmes ne valent pas seulement par leurs qualités poétiques ; ce qui en est rare et incomparable, c'est qu'on y trouve l'âme de toute

l'époque des Han avec le sentiment de l'amour, de l'amitié et du regret de la vie.

### **Poème pour la femme de Syu T'chong-king**

Nous ne connaissons pas l'auteur de ce poème. C'est vers la fin des Han, qu'un fonctionnaire de la préfecture de Lou-kyang épousa une charmante jeune fille de la famille Lyeou. La mère, méchante et sévère, n'étant pas satisfaite de sa belle-fille, la chassa. Obligée de quitter son mari qu'elle aimait, la jeune femme refusa de se remarier. Ses parents ne furent pas plus raisonnables que la belle-mère, et voulurent la contraindre à épouser un autre jeune homme. La malheureuse finit par se jeter à l'eau. En apprenant cette douloureuse nouvelle, Syu T'chong-king se tua à son tour.

Un poète du temps, ému par ce drame amoureux, p.066 composa un poème de 395 vers, la plus longue des poésies chinoises. Le style en est quelquefois un

peu monotone, les mêmes expressions reviennent trop souvent pour exprimer un même sentiment ou une idée semblable.

Voici le commencement de ce poème :

À treize ans on m'apprend à tisser,  
À quatorze ans, la couture,  
À quinze ans, la musique,  
À seize ans, la poésie,  
À dix-sept ans je deviens femme.

Or, au retour de la jeune femme, le poète répète encore le passé de la malheureuse :

À treize ans, on t'apprend à tisser,  
À quatorze ans, la couture,  
À quinze ans, la musique,  
À seize ans, tu savais les rites,  
À dix-sept ans on t'a mariée.

On voit dans ce poème, le pouvoir absolu du chef de famille... père ou mère... de notre ancienne société.

Le poème raconte aussi le mécontentement de la belle-mère envers la jeune mariée ; elle décida de chasser sa belle-fille et voulut faire remarier son fils ; le pauvre mandarin s'excusa auprès de sa mère, mais refusa.

Ce refus mit la vieille femme en colère :

La mère en apprenant cela,  
Furieuse, frappe le lit :  
« Mon petit tu ne crains rien ?  
Pourquoi oses-tu défendre ta femme ? »

Plus loin, on parle du fils, qui obéit à contre-cœur  
et avec douleur : p.067

Le mandarin se tait,  
Et revient dans sa chambre.  
Il veut causer avec son épouse,  
Mais sa gorge se serre,  
Il ne peut plus parler...

L'auteur de ce poème a des sentiments profonds,  
il fait sentir dans ses vers, la sincérité de son âme,

l'expression délicate de l'amour, et les vives tortures  
de la passion.

Voici encore quelques vers de la fin du poème :

J'espère que tu reviendras bientôt

Toi, tu seras comme la pierre

Et moi, comme l'herbe.

L'herbe, c'est le fil de soie

Qui attache toujours la pierre.

@

## CHAPITRE VI

### LA POÉSIE DE L'ÉPOQUE DES PETITES DYNASTIES

@

p.069 La Chine, du III<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle fut ravagée par la guerre civile et par les invasions des barbares du nord et de l'ouest.

Le milieu du III<sup>e</sup> siècle, après la chute de la dynastie des Han, fut la grande époque des Trois Royaumes (Han, Wei et Wou). La fin du III<sup>e</sup> siècle et le IV<sup>e</sup> tout entier virent éclore et vivre une dynastie, les Tsin, qui résista surtout à cause du calme amené par la dépopulation causée par les guerres précédentes.

Les Hou ou Hou de l'Est (Tong Hou) divisés en plusieurs tribus inquiétaient les frontières du Nord. Les Tibétains ravageaient celles de l'Ouest. Les tribus Hyong-nou étaient campées dans le Chan-si

sur la rivière Fen. À la fin du IV<sup>e</sup> siècle, les Tibétains et les Tangoutains fondèrent un État qui refoula les Tsin, dynastie chinoise, jusqu'au midi du Yang-tsen-kyang. En 410, le territoire du nord de la Chine était partagé en d'innombrables États barbares, les uns Hou, les autres Tangoutains et Tibétains, d'autres Hyong-nou.

Pendant 170 ans, 420 à 580, l'empire fut divisé, passant d'une dynastie à une autre : c'est la période dite des <sup>p.070</sup> dynasties septentrionales et méridionales, les Tong Hou de Wei, au nord ; les Song chinois, de la famille Lyeou, au sud.

La dynastie des Swei (589-617) réunit tout l'empire sous un même sceptre.

Ces quatre siècles de guerres furent néfastes pour le pays et non moins pour la poésie. En effet, ce n'est pas le temps de rêver, ni de chanter au milieu de l'anarchie générale. Certains poètes ne peuvent se

soustraire au spectacle douloureux de leur époque et en font une vive peinture ; d'autres, détestant la guerre sanglante, influencés par le taoïsme, aiment très simplement la nature et non les êtres humains ; ils rêvent à l'âge d'or.

Le bouddhisme, qui agit sur l'organisation générale et sur l'ordre social en Chine ne modifia pas la forme des poésies mais apporta des idées nouvelles, philosophiques et religieuses.

Dès 220 avant l'ère chrétienne, une première tentative fut faite pour introduire le bouddhisme et n'eut du reste aucun succès. En 65 de l'ère chrétienne, sous le règne de l'empereur Ming ti des Han, les missionnaires bouddhistes furent plus heureux et réussirent à obtenir le droit de pratiquer et d'enseigner leur religion. Cette religion végète, tantôt protégée, tantôt persécutée au gré de la politique ou du caprice des souverains, jusque vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle. À ce

moment, sous la dynastie des Tsin, se produisit un mouvement extraordinaire de ferveur.

Nos poètes, dans l'anarchie générale de l'époque, s'inspirèrent du pessimisme bouddhiste et voulurent suivre l'exemple du Bouddha ; ils abandonnèrent leur famille et leur pays pour aller rêver dans la solitude. Ils <sup>p.071</sup> cherchèrent le bonheur ineffable d'un éternel repos par l'étude et la méditation, ou par le renoncement au monde, et l'abnégation du « moi ». Ces idées furent alors fréquemment exprimées. Citons quelques vers de Chi twen :

Assis tranquillement à côté de mon ombre,  
Mes pensées sont toutes métaphysiques.  
Que les choses humaines sont vagues !  
Toutes réduites à rien.  
Ne soyons pas tristes de ce « Rien »  
Des milliers de personnes se retrouvent enfin dans le même chemin <sup>1</sup>.  
Je lève la tête pour voir le pays idéal.  
Combien difficile est cela !

---

<sup>1</sup> C'est-à-dire la mort.

Quoique je sois encore vivant,  
Chaque jour me rapproche de la mort.  
J'espère que mon corps et mes sentiments  
Seront toujours purs et calmes !

Le pessimisme des poètes influait même sur le peuple qui perdait peu à peu toute énergie ; aussi le pays engourdi par ces idées de « non résistance » fut bientôt envahi par les barbares.

### **Tshao Tchi**

Un poète célèbre de ce temps est Tshao Tchi, fils de Tshao Tshao, ministre et général à la fin des Han ; son frère aîné Tshao Phei prit la place de leur père et succéda à la dynastie des Han, fondant une nouvelle dynastie, celle des Wei, l'un des Trois Royaumes. Tshao Tchi entra comme son père dans la carrière des armes, il fut <sup>p.072</sup> nommé marquis de Phing-yuen. Dès son enfance, il occupa ses loisirs à lire les œuvres des grands écrivains et à écrire des

vers ; par ces premiers succès il entra en relations avec les poètes de son temps. Alors il se consacra tout entier aux lettres et y trouva la gloire. Son frère Phei, devenu empereur des Wei, jaloux de son génie et de sa renommée, lui attribua des visées politiques et l'exila loin de la cour. Le poète se retira dans ses terres, continuant de composer des vers. Sa vie s'y acheva douloureusement dans les souffrances physiques et avec l'amer regret d'une vie qu'il croyait manquée.

Si, pour beaucoup, la tristesse ne fut qu'une crise ou un caprice, Tshao Tchi fut profondément et sincèrement malheureux. Il se plaignait de la solitude dans son exil et espérait que son frère changerait de sentiments :

Le nuage qui passe peut revenir,  
La pitié du roi pourra renaître.  
Je regarde le ciel en soupirant.  
À qui puis-je raconter ma tristesse ?

Il souffrait encore du manque d'affection : loin de  
ses amis et de ses frères plus jeunes :

Toujours triste, que pensé-je ?  
Mes bien-aimés sont loin de moi !

Puis il se trouvait plus malheureux que les petits  
animaux :

L'animal isolé cherche un compagnon,  
Tenant l'herbe dans ses lèvres il oublie de la manger.  
Que mon cœur est blessé en voyant cette pauvre bête !  
Je soupire et soupire toujours.

<sup>p.073</sup> Pourtant il essayait de se consoler pour lutter  
contre le désespoir :

L'homme peut vivre dans les quatre coins de la mer,  
Dix mille li, c'est presque voisin.  
Si notre affection ne faiblit pas,  
Quoique loin du corps, je suis près du cœur.

Il aimait non seulement sa famille mais aussi son  
pays, il voulait se sacrifier pour lui ; c'est pourquoi il  
exhalait sa tristesse :

Mon but n'est pas d'être en exil.

Mon cœur me demande de donner ma vie à la patrie.

Les vers de Tshao Tchi étaient pleins de sentiment, il maîtrisa son désespoir, mais son cœur était trop blessé, il ne pouvait résister et mourut tout jeune ! Ses poésies si sincères et si suggestives ont fait l'admiration de vrais connaisseurs, Li Thai-po et bien d'autres.

En même temps que Tshao Tchi, il y avait bien d'autres poètes comme Wang Tshan et Lyeou Tcheng dans le royaume de Wei, et Tchou-ko Lyang dans celui de Han. Mais Tchou-ko, étant ministre, s'occupait surtout de politique ; Wang Tshan et Lyeou Tcheng moururent jeunes ; ils produisirent peu et restèrent poètes de second rang.

### **Les autres poètes**

À l'époque des Tsin, il faut rappeler Ki Khang et Yuen Tsi.

Le premier était passionné de musique et de belles-lettres ; son ami intime Yuen Tsi fut un grand poète qui aimait à boire et à chanter. Leur poésie fut sous l'influence du taoïsme. La fortune et les vanités étaient pour eux <sup>p.074</sup> comme la pourriture et la poussière des cœurs. Dès leur jeunesse, ils cherchaient la solitude et habitaient toujours la campagne pour contempler « les montagnes et les eaux ».

Voici quelques vers de Ki Khang décrivant un paysage du soir :

Le vent léger arrive,  
Le nuage disparaît :  
La lune si claire  
Brille dans la hauteur.

Ceux de Yuen Tsi sont aussi très pittoresques, mais plus mélancoliques :

Ne pouvant dormir, la nuit,  
Je me lève pour jouer du khin.

La lune éclaire le mince rideau,  
Le vent soulève mon habit léger.  
Dans les champs, le canard sauvage crie,  
Sous bois, l'oiseau chante.  
Aller et venir, que vois-je ?  
Que mon cœur est triste !

## Thao Tshyen

Poète de la fin de l'époque des Tsin, arrière petit-fils de Thao Khan, ministre de la même dynastie, Thao Tshyen était très intelligent et avait des idées larges. Dès sa jeunesse, il fut tenu en haute estime par ses voisins et en grande admiration par ses amis. Dans la biographie écrite par lui-même, il nous raconte qu'il n'aime pas parler et néglige toutes les vanités et ambitions, il aimait à lire et à boire. Étant très pauvre, il n'avait pas d'argent pour acheter du vin et en était souvent privé. Ses amis l'invitaient alors, il ne refusait jamais et buvait à son gré. <sup>p.075</sup> Une fois ivre, il s'en allait sans s'excuser, il

vivait dans la misère, mais il savait se contenter de peu. Il écrivait de temps en temps pour se distraire. Voilà exactement sa vie. Il fut nommé plusieurs fois maire ou sous-préfet ; mais préférant travailler dans les champs, il déclina toutes les offres. Il mourut à l'âge de 63 ans laissant des œuvres en prose et en poésie.

Il aimait passionnément la paix et était très sincère. Il adorait aussi les enfants :

Les petits garçons jouent à côté de moi,  
Ils apprennent à parler et parlent difficilement  
Quelle chose agréable !

Thao Tshyen trouve que la nature est bonne et merveilleuse. Il aimait les oiseaux, avec qui il était familier.

L'herbe pousse, l'arbre grandit pendant l'été,  
Autour de ma maisonnette, de l'ombrage...  
Les oiseaux sont contents d'être perchés,  
Et moi, j'aime aussi ma demeure,

Puis nous trouvons encore ces vers :

L'air de la montagne devient plus pur,  
Les oiseaux vont et reviennent.

Thao Tshyen admirait aussi les paysans dont il connaissait les gestes, les attitudes ; il les aimait d'autant mieux qu'il travaillait avec eux à bêcher et labourer une terre ingrate. Et il se fit l'éloquent interprète des travailleurs de la terre, il trouvait un grand plaisir à être leur voisin, leur ami ; il a souvent parlé de leur agréable existence :

Quand on se voit, on ne parle pas d'autre chose,  
On cause toujours du chanvre et du mûrier, p.076

Il profitait de ses loisirs pour étudier aussi :

Après avoir labouré et planté,  
Je rentre pour lire

Thao Tshyen savait saisir les moindres beautés de la campagne : la nature est pour lui une éternelle merveille ; les animaux domestiques, les paysans

sont ses amis intimes. Nul poète, dans aucun temps, n'a porté aussi haut l'art d'exprimer la beauté souveraine des choses et ni la vie, la pensée des hommes des champs.

Il dit encore :

Les chiens aboient dans la profonde rue,  
Les coqs chantent sur les mûriers.

Les vers de Thao Tshyen sont doux, sans choc ni contrastes éclatants, ils sont comme des tableaux adoucis qui ne sautent pas vivement aux yeux ; une sorte de fumée grise sort d'une pauvre maisonnette, enveloppe les arbres, passe lentement au-dessus des eaux, émousse les rayons lumineux. Ici l'on voit un vieux berger avec son troupeau au retour de la montagne ; là, on distingue sous le clair de lune, un paysan poussant sa charrette et rentrant dans sa chaumière.

## Syé Ling-yun et Sye Thyao

Pendant cette longue période, la production en vers de cinq syllabes fut assez abondante ; il est impossible d'en citer tous les chefs-d'œuvre ; nous nous contenterons de quelques noms et de brèves indications pour compléter ce chapitre.

Syé Ling-yun et Syé Thyao étaient poètes paysagistes, <sup>p.077</sup> ce dernier surtout, admiré par Li Thai-po. Leurs vers n'éblouissent pas en forçant l'attention ; mais quand une fois, on les a lus, on ne peut plus les délaissier, on se sent élevé dans un rêve délicat. On pénètre avec eux dans une profonde vallée d'où la foule bruyante est exclue, on écoute le silence, on jouit d'une quiétude adorable.

Ces deux poètes savaient saisir les moindres beautés de ce qui s'offrait à leur vue. Là où les autres ne trouvaient rien à dire, ils discernaient des paysages

insoupçonnés et notaient des sensations délicieuses.  
Ils possédaient une incomparable faculté de vision.

Voici quelques vers de Syé Ling-yun :

Le nuage blanc enveloppe les rochers solitaires.  
Les bambous verts touchant l'eau, l'embellissent.  
Le matin et le soir la température change,  
La montagne et l'eau ont toujours des rayons  
Qui nous rendent heureux ;  
Le promeneur oublie qu'il est l'heure de rentrer.  
Autour du bassin poussent les herbes du printemps,  
Les couleurs des peupliers font varier celle des oiseaux.

Citons encore quelques vers de Syé Thyao :

Les nuages au coucher du soleil se dispersent comme la soie  
multicolore.  
Le fleuve tranquille est comme un grand drap blanc.  
On sait que la rosée est abondante en voyant les feuilles inclinées,  
Et que les nuages sont épais en voyant que la montagne est coupée.  
Les poissons jouant font frissonner les nénuphars,  
Les oiseaux en volant font tomber les fleurs.

## CHAPITRE VII

# L'ÂGE D'OR DE LA POÉSIE CHINOISE LA POÉSIE DE L'ÉPOQUE DES THANG

@

<sup>p.079</sup> Lorsque la période de la dynastie des Thang s'ouvrit (618-907 ap. J.-C.) toutes les conditions requises à l'épanouissement d'une époque classique sont réunies : vocabulaire, langue écrite, grammaire fixe, tradition littéraire, modèles remontant à l'antiquité de la race. La paix et la prospérité de l'empire permirent à toute une pléiade de lettrés de se consacrer aux belles-lettres.

La poésie atteignit alors son apogée sous ces règnes ; ses moyens s'étaient perfectionnés, ses règles étaient définitivement établies. La civilisation luxueuse de la cour favorisa le génie poétique. Les empereurs, écrivains eux-mêmes, accordèrent les plus hautes charges à leurs poètes favoris ; il n'en

fallut pas davantage pour attirer de ce côté l'effort de tous les talents.

« L'arbre de la poésie, dit l'un de nos célèbres critiques, prit racine au temps du *Chi king* ; ses bourgeons parurent avec Li Ling et Sou Wou ; les feuilles poussèrent en abondance sous l'influence des Han et des Wei ; mais il était réservé aux Thang de voir ses fleurs et de goûter ses fruits.

Émile Montégut, dans son article intitulé : « La poésie <sup>p.080</sup> d'une vieille civilisation » a beaucoup étudié les poésies de l'époque des Thang. Nous nous permettons de lui emprunter quelques jugements :

« Ainsi ces poètes ont un sentiment très vif, très juste de la nature, et ils sont passés maîtres dans l'art de la description ; mais la vivacité et la justesse de leurs sentiments ne se découvrent qu'aux lettrés qui sont

rompus à toutes les ruses du talent. Les Chinois semblent avoir l'horreur des tons tranchés, des formes pleines et robustes ; on dirait que cela leur paraît trop commun et trop grossier. Ils aiment les couleurs tendres et fines, les tons pâles, doux, mélancoliques, et la nature qu'ils peignent est toujours une nature grêle et légèrement malade. Ils ont une préférence marquée pour deux saisons, le printemps et l'automne : presque jamais ils ne tracent de peintures de l'été ; il y a là trop d'opulence, trop d'ardeur, trop de vie expansive et joyeuse, trop de couleurs voyantes pour leur pinceau ami du raffinement et pour leur imagination amie d'une douce tristesse.

Mais Émile Montégut trouvait d'autre part des traits de ressemblance entre nos poésies et celles de l'Europe.

« Cependant on pourrait ne pas trop s'étonner de rencontrer dans certains genres littéraires quelques traits de ressemblance entre le génie chinois et le génie européen...

...Nous voyons d'ici s'écrier certaines personnes en lisant une des petites pièces de Li Thai-po, celle du « Clair de lune » par exemple : « Comme voilà bien un lied allemand ! Tout Heine est dans cette petite pièce ! » « La pluie du printemps » du poète Tou Fou pourrait être impunément donnée comme une inspiration d'un compatriote de Robert Burns ou d'un poète d'Allemagne. « La <sup>p.081</sup> chanson des têtes blanches » serait présentée comme une chanson populaire de l'Irlande, qu'aucun lettré ne songerait à réclamer.

Et plus loin, il exprimait encore la même observation :

« Ce serait à croire vraiment que le traducteur a voulu nous en imposer, et on aurait presque envie de lui dire : ces poètes sont chinois, m'assurez-vous ? Mais non, ce sont des Européens travestis, je sais leurs noms et je connais leurs personnes ; c'est Horace, c'est Robert Burns : c'est Henri Heine, c'est Béranger. C'est toute cette race de poètes que l'on appelle en tous pays les petits lyriques à cause de la modestie et de la familiarité de leurs inspirations, et qui, malgré cette appellation, sont rangés parmi les grands poètes à cause de l'expression parfaite qu'ils ont su donner à leurs pensées fugitives. Le choix des thèmes est le même, la sobriété du développement est la même, la finesse des perceptions est la même.

À propos de l'influence du bouddhisme, Émile Montégut remarque, en lisant ces poèmes, que la vieille civilisation chinoise et la religion du Bouddha étaient faites l'une pour l'autre. La fraternité du bouddhisme, qui avait été un scandale pour l'Inde aristocratique aux castes immuables, n'était point en désaccord avec les mœurs et les institutions de la plus ancienne des sociétés démocratiques.

Plusieurs volumes ne suffiraient pas pour rendre justice à la production poétique de l'époque des Thang : les poètes de talent sont trop nombreux pour qu'il soit possible de les nommer tous. Nous sommes donc dans l'obligation de ne parler que des plus célèbres. p.082

Avec un lettré de l'époque des Ming nous reconnâtrons quatre périodes dans l'époque des Thang.

Dans la première période, ou période du début, les poètes commencèrent de composer régulièrement des odes réglées « lyu chi ». Cette période dura une centaine d'années de 618 à 712. Les plus célèbres poètes sont les « Quatre maîtres de la poésie » Wang Po, Yang Khyong, Lou T'chao-ling et Lo Pin-wang. Après eux, il en faudrait ajouter un autre presque aussi connu, T'chhen T'seu-ngang.

La deuxième période ou période de floraison commença vers 712 et finit vers 766. C'est alors que vécurent les plus grands poètes de notre pays.

La troisième période ou période moyenne va de 767 à 835. Les poètes de cette période étaient aussi nombreux mais leur génie n'est déjà plus aussi grand que celui de Li Thai-po et de Tou Fou.

La quatrième période, ou période finale, commence vers 836 et finit avec la dynastie (907). La poésie était déjà en décadence, elle n'eut sa

renaissance que plus tard avec le célèbre Sou Tong-pho.

## LA PREMIÈRE PÉRIODE

### **Wang Po**

Né vers 589, originaire de Kyen-tcheou, dans le Kyang-si, Wang-Po était très doué pour les lettres, il s'était fait recevoir bachelier dès l'âge de neuf ans ; à douze ans, lors d'une réunion des amis de son père dans un kiosque public appelé Theng-wang-ko, enfant prodige, il écrivit un morceau de prose sentimental et ingénieux qui fit <sup>p.083</sup> l'étonnement de tous. Il prit rapidement ses autres grades, et, très jeune encore, il remplit les plus hauts emplois. Ajoutons qu'il se retira de la vie publique aussi prématurément qu'il y était entré afin de se livrer tout entier au culte de la littérature et de la poésie. Il mourut en 618, l'année même où le fondateur de la dynastie des Thang se faisait proclamer empereur.

Voici quelques vers qui donneront une idée de son sentiment poétique et de son amour de la nature :

Partie de plaisir dans la montagne près d'une source appelée : La Source du Printemps <sup>1</sup>.

Les vêtements ouverts au souffle d'un vent frais, on a monté gaiement  
par des sentiers pierreux ;

On range les nattes et l'on prend place autour de la source du  
printemps.

L'odeur des épidendrons parfume le vin qui coule en abondance,  
Au bruissement des pins de la montagne se marient les sons  
harmonieux de la plaine.

Puis quand les ombres s'allongent et gagnent les lieux découverts,  
Alors qu'on a largement savouré l'arôme des mets et des fleurs,  
La verve des convives se calme en même temps que le jour décline,  
Que les forêts et les étangs s'assombrissent, et que, du milieu des  
roches amoncelées, surgissent peu à peu les vapeurs du soir.

## **Yang Khyong**

Il était originaire d'une ville du Chean-si, voisine  
de Syang-yang, la patrie du célèbre poète Tou Fou

---

<sup>1</sup> Traduction d'Hervey de Saint-Denys.

qu'il précéda de près d'un siècle. Après avoir rempli durant <sup>p.084</sup> plusieurs années des fonctions administratives assez modestes, il quitta la carrière civile pour le métier des armes, et s'y distingua de telle sorte qu'il parvint rapidement au grade de général.

Compris dans les sanglantes proscriptions de l'impératrice Wou qui se préparait à usurper le trône de son fils mineur en faisant périr les serviteurs les plus dévoués de la dynastie des Thang, il fut banni et mourut en l'an 690 de l'ère chrétienne dans une province où il se tenait retiré.

La poésie suivante a été écrite sans doute dans une de ses heures de solitude.

### Le vieux pêcheur <sup>1</sup>

Le vieux pêcheur passe la nuit, couché sur les rochers de la rive occidentale.

---

<sup>1</sup> Traduction d'Hervey de Saint-Denys.

Dès que paraît l'aube, il allume des bambous et puise de l'eau pour son frugal repas.

La brume du matin se dissipe, le soleil se montre ; la campagne est encore déserte ;

Il est déjà dans sa barque, frappant l'eau verte de ses rames, et poussant le cri des bateliers.

D'un regard, il a consulté l'horizon ; il s'abandonne au courant avec insouciance,

Comme les nuages, qui courent et se poursuivent au-dessus de la montagne, s'abandonnent au caprice du vent.

## **Lou Tchao-ling**

Né vers 650, intelligent et travailleur, Lou Tchao-ling était un des protégés du prince de Tsou-han. On le nomma fonctionnaire, puis il fut atteint de paralysie et démissionna. Il se retira alors dans la montagne et consacra ses <sup>p.085</sup> loisirs à composer des vers. Après une longue maladie, le malheureux poète se suicida en se jetant dans une rivière, il n'était âgé que de quarante ans.

On retrouve ses appels désespérés à la vie en lisant ce fragment d'une de ses pièces :

### Imitation du « Li sao »

Que la nuit d'automne est triste !  
Que la lune est claire !  
Tout est calme,  
L'homme de douleur marche sur la gelée blanche.  
En regardant la Rivière du ciel,  
J'entends le cri du canard sauvage.  
Dans la montagne, il y a des fleurs et ces fleurs ont du parfum.  
Je pense à vous et vous ne le savez pas !

### Lo Pin-wang

Lo Pin-wang était originaire du Tche-kyang. Né dans un village des environs de Kin-hwa Fou, vers le milieu du VII<sup>e</sup> siècle, il se rendit célèbre, dès sa jeunesse, par des compositions poétiques où la recherche du style s'alliait à une rigoureuse observation de la prosodie. Il excellait surtout dans la composition des vers de cinq mots, et de ces

pièces fugitives assujetties à des loi particulières, que Tou Fou et Li Thai-po s'appliquèrent, après lui, à perfectionner.

Sa réputation comme poète, jointe aux succès qu'il obtint dans les concours, l'avait mis en rapport avec presque tous les grands de l'empire. Il occupait à Tchhang-ngan, la capitale, une charge élevée, lorsque mourut l'empereur Kao-tsong (683) ; et quand l'impératrice Wou, dans le dessein d'usurper le pouvoir souverain, prit soin <sup>p.086</sup> d'écarter de la capitale les personnes les plus influentes et les moins dévouées à la servir, il fut l'un de ceux qu'elle exila. Il se joignit alors au général Li Hyun-ye qui levait des troupes aux environs de Nanking, pour défendre les droits de l'héritier légitime ; ce fut lui qui rédigea le célèbre manifeste appelant les populations à la révolte.

Le général succomba et fut égorgé. Que devint Lo Pin-wang ? Les annales gardent le silence à cet égard,

mais comme elles cessent de faire mention du poète,  
il est probable qu'il dut subir le même sort. L'idée de  
la révolte se fait sentir déjà dans ces quelques vers  
qui semblent écrits à la hâte :

### En prison <sup>1</sup>. Le poète entend chanter la cigale

La voix de la cigale a résonné, du côté de la route occidentale ;  
Elle jette le prisonnier dans une rêverie profonde.  
Comment supporterai-je patiemment la vue de ce frêle insecte,  
Qui vient, tout près de ma tête blanche, répéter son chant  
douloureux !  
La rosée, trop lourde pour ses ailes, appesantit sa marche, et  
l'empêche de prendre son vol ;  
Le vent, qui souffle avec violence, emporte ses cris étouffés.  
Les hommes ne veulent pas croire à ce qu'il y a de pur et d'élevé dans  
le secret de son existence.  
Puis-je espérer qu'il s'en trouve un, pour faire connaître à tous ce que  
renferme mon cœur ?

---

<sup>1</sup> Traduction d'Hervey de Saint-Denys.

Ces « quatre maîtres de la poésie » étaient déjà très estimés par nos vieux lettrés ou célèbres poètes.

Voici à ce propos un quatrain de Tou Fou :

Les poèmes de Wang, Yang, Lou et Lo avaient leur style,

Les gens légers les critiquent sans cesse. p.087

Mais ceux-ci meurent et les noms disparaissent

Et ceux-là auront une renommée aussi longue que l'existence des  
fleuves et des rivières.

### **Tchhen Tseu-ngang**

Tchhen Tseu-ngang était de la province du Seutchwan. Il se distingua de bonne heure dans le genre descriptif que nous appelons « hing », c'est-à-dire à peu près impromptu, parce que ces poésies doivent être inspirées tour à tour par l'aspect inattendu de quelque scène grandiose ou touchante, qui excite la verve du poète, dès que ses yeux en sont frappés.

Un inspecteur littéraire, en mission dans les provinces pour y rechercher les hommes de mérite,

prédit au jeune lettré de brillants succès et le fit venir à la capitale, Tchhen Tseu-ngang s'y rendit au temps où l'empereur Tchong-tsong succédait à son père, c'est-à-dire en l'an 684. Il justifia les prévisions de son protecteur et fut bientôt appelé à ces mêmes fonctions honorifiques que devait plus tard exercer Tou Fou, quand il siégeait à la porte d'azur (la porte où sont incrustées des pierres d'azur : c'était une des portes du palais impérial, celle par laquelle on entrait quand on était admis à voir l'empereur).

Ayant perdu sa femme, pour laquelle il avait une affection très vive, le poète voulut s'éloigner des lieux qui lui rappelaient douloureusement des jours heureux. Une armée se mettait en marche contre les Thou-fan, les éternels ennemis de l'empire du Milieu. Il sollicita l'emploi d'historiographe de l'expédition, l'obtint, et s'en acquittait déjà depuis deux ans lorsqu'il apprit que son père, en butte à l'inimitié d'un gouverneur de province, avait été p.088

gravement insulté. Il accourut précipitamment pour demander réparation de cette injure, mais le gouverneur était un personnage puissant qui le fit jeter en prison, dès qu'il fut instruit de son retour et de ses projets. En vain les amis de l'infortuné poète s'employèrent activement en sa faveur, T'chhen T'sen-ngang mourut de misère et de chagrin avant qu'ils eussent pu le rendre à la liberté. Il était alors dans sa quarantième année. C'était, dit le biographe, un homme vif et ardent, d'un caractère plus hardi que ferme, trop prompt à se décourager.

Voici une des plus connues et des plus aimées de ses poésies :

### Monter sur la terrasse de Yeou-tcheou et chanter

Devant, on ne voit pas ceux qui vont ;  
Derrière, on ne voit pas non plus ceux qui viennent ;  
Que ce monde est immense et vague !  
En y pensant, mes larmes tombent incessamment.

## LA DEUXIÈME PÉRIODE

### **Li Thai-po**

Li Thai-po, ou Li Po, naquit en 706 ap. J.-C. Li était son nom de famille ; Thai-po, littéralement « grand éclat », un surnom que sa mère lui donna dès sa naissance parce qu'elle avait cru remarquer, dans le temps même où elle le conçut, que l'étoile brillante qui précède le lever du soleil jetait un éclat extraordinaire.

Il fit des études très solides, obtint le grade de docteur à vingt ans, et occupait déjà le premier rang parmi les érudits et les poètes de sa province du Seu-tchhwan, lorsqu'il résolut de se rendre à la capitale, où la protection que l'empereur Ming hwang accordait aux lettrés, attirait de <sup>p.089</sup> toutes parts les hommes de talent. La première des années dénommées Thyen-pao, c'est-à-dire l'an 742 ap. J.-C., il prit donc la route de Tchhang-ngan, sans

autre protection que l'éclat de sa verve et le bruit de son nom.

La cour du monarque chinois avait son Mécène dans la personne du ministre Ho Tchi-tchang à qui Li Thai-po se fit d'abord présenter. C'était un de ces esprits heureusement doués, qui partagent leur temps entre l'étude et le plaisir. Les improvisations brillantes du nouveau venu lui inspirèrent une admiration très vive : il voulut qu'il logeât dans son propre palais, et ne tarda pas à en faire son meilleur ami. Saisissant bientôt l'occasion de vanter à l'empereur les mérites de son hôte, il lui inspira l'envie de le connaître. Ming hwang ne fut pas moins charmé que l'avait été son ministre : il vit dans le poète une des principales gloires de son règne, et Li Thai-po acquit une faveur telle que l'histoire chinoise n'en a guère de semblable à enregistrer.

Le souverain lui assigna une place parmi les lettrés de sa cour, et prit tant de plaisir à sa conversation qu'il ne fut pas longtemps sans l'honorer de sa plus intime familiarité. Parfois quand le poète composait, l'empereur poussait la complaisance jusqu'à lui servir de secrétaire. Quelques courtisans voulant représenter à ce prince qu'il en faisait trop, qu'une pareille conduite pourrait l'abaisser aux yeux de ses sujets :

— Tout ce que je fais pour un homme d'un aussi beau talent, leur répondit-il, ne peut que m'honorer auprès de ceux qui savent penser, quant aux autres, je méprise le jugement qu'ils peuvent faire de moi.

Il y avait à la cour un eunuque appelé Kao Li-chi qui <sup>p.090</sup> jouissait d'une autorité très grande. Seul Li Thai-po semblait ne pas s'apercevoir de son crédit. L'orgueilleux eunuque en était très mortifié.

L'occasion de se venger lui parut favorable, quand il apprit que Ming hwang songeait à combler de nouveaux honneurs celui qu'il haïssait. Li Thai-po avait composé quelques stances qu'on pouvait interpréter comme une satire contre Thai-tchen, la célèbre favorite de l'empereur. L'eunuque sut exciter la colère de cette femme et se faire d'elle une arme contre son ennemi. Li Thai-po de son côté choqué d'être soupçonné, prit peu à peu un tel dégoût de la cour, qu'il résolut de rompre entièrement tous les liens qui l'y rattachaient. Il pria l'empereur avec tant d'insistance de lui permettre de se retirer et revint si souvent à la charge que ce prince lui accorda enfin sa demande. Voulant toutefois lui donner des preuves de l'estime dont il l'honorait, Ming hwang lui fit présent d'un assortiment complet de ses propres habits et de mille onces d'or.

À peine le poète eut-il recouvré sa liberté qu'il se mit à parcourir au hasard toutes les provinces de

l'empire ne s'arrêtant que dans les tavernes et s'abandonnant sans réserve à sa passion pour le vin.

Est-ce bien le vin qu'il aimait ? N'était-ce point plutôt l'étourdissement que procure l'ivresse ? L'oubli de cette vague inquiétude, de cette pensée de la mort qui l'obsédait sans cesse, et qu'on retrouve constamment dans ses vers ? Le mélange d'insouciance et de tristesse, qui fait le fond du caractère de Li Thai-po se rencontre très fréquemment parmi les membres de la grande famille littéraire chinoise. Il ne serait pas surprenant que cette <sup>p.091</sup> disposition d'esprit du célèbre poète ait contribué beaucoup pour sa part à la vogue énorme de ses œuvres.

Li Thai-po menait depuis quelques années cette vie vagabonde, lorsqu'un seigneur, de ceux qu'il avait connus jadis à la capitale, parvint à le fixer près de lui. Ce seigneur devint l'un des chefs de la

formidable révolte qui éclata durant les dernières années du règne de Ming hwang et le poète, bien que ses panégyristes l'en défendent, demeura fortement soupçonné d'avoir pris part à la conjuration. Il fut emprisonné ; sa complicité, apparente ou réelle, lui aurait peut-être coûté la vie, si le prestige de son nom ne l'eût mis à l'abri de tout danger. Les portes de sa prison s'ouvrirent ; on le rappela même à la cour, et il se disposait à s'y rendre, quand la mort le surprit dans la cinquante-septième année de son âge, l'an de l'ère chrétienne 762.

L'admiration des Chinois a été jusqu'à élever un temple à celui qu'ils appellent le prince de la poésie, l'immortel qui aimait à boire.

Tou Fou, le seul rival de Li Thai-po, le regardait lui-même comme son maître. Un lettré fameux, qui a commenté les œuvres complètes de ces deux

hommes célèbres, termine ainsi son appréciation de leurs mérites respectifs :

« Il ne faut point discuter sur la question de savoir lequel de Li Thai-po ou de Tou Fou est supérieur à l'autre. Ils ont chacun leur manière. Quand deux aigles prennent leur essor vers les régions les plus élevées, et qu'ils volent chacun dans une direction différente, il serait impossible de dire lequel des deux s'est élevé le plus haut.

Voici quelques observations d'Émile Montégut :

« Li Thai-po est, comme Horace, un buveur, un <sup>p.092</sup> mondain, un courtisan et un voluptueux ; la seule différence qu'il y a entre lui et l'ami de Mécène, c'est une certaine nuance d'irritation et d'amertume et une certaine allure tapageuse qui sont inconnues à l'auteur des « Odes ». Sa voix s'élève sous

l'empire de l'ivresse sans qu'il songe à lui commander et quand sa raison s'égaré, il ne se cache pas discrètement, comme le poète latin dans sa petite maison de Tibur : il s'en va se coucher, sans souci aucun du savoir-vivre, sous le péristyle du palais du roi, dont il est l'hôte et l'ami. Il a plus de laisser-aller et de débraillé que l'élégant poète latin ; mais à part ces légères différences, la comparaison peut être établie aisément. Le spectacle de la société et de la vie humaine inspire au Romain et au Chinois les mêmes sentiments et leur dicte la même morale : « Carpe diem », voilà le conseil qu'ils s'adressent à eux mêmes et qu'ils adressent à ceux qu'ils aiment. « Jouissez de la vie, vous qui vivez, car vous mourrez bientôt, et qui sait alors ce que vous deviendrez ? » Cependant cet appel à la volupté et à l'insouciance, beaucoup plus

franc chez Li Thai-po que chez Horace, ne prend jamais qu'une seule forme. Li Thai-po conseille de boire et de s'enivrer ; l'ivresse est la seule volupté qu'il connaisse. Pour Li Thai-po, pas de Lydia, pas de Pyrrha, pas de Chloé, pas de Glycère ; les femmes ne figurent presque jamais dans ces chansons, où le sentiment de l'amour n'a aucune place et que rempliraient seuls les souffles brûlants de l'ivresse, si la nature n'y faisait circuler les fraîches haleines de ses printemps et les tièdes rayons de ses automnes...

Que Li Thai-po soit un mélancolique, il n'y a rien là qui doive étonner, puisqu'il est essentiellement un <sup>p.093</sup> voluptueux et un buveur : la mélancolie et la volupté ont fait toujours bon ménage ensemble ; mais cette tristesse a une autre cause, une cause en quelque sorte locale, née de l'état de la société

où vit le poète. Li Thai-po nourrit en lui un sentiment d'une amertume toute particulière qui est incompréhensible en dehors de certaines époques et de certaines civilisations.

Le thème de la vicissitude des choses humaines revient à satiété dans l'œuvre de Li Thai-po ; les commentateurs occidentaux peuvent par là pénétrer la mentalité chinoise. La pièce suivante en est un exemple. Les jours passent et ne reviennent pas, semblables à ces oiseaux migrateurs qui traversent le ciel d'automne.

Sur la tour de Syé Thyao, en Syuen-tcheou, le poète  
donne un dîner de départ à Tchou Yang, le  
bibliothécaire <sup>1</sup>

Le jour d'hier m'ayant quitté, ne peut être retenu.

Le jour d'aujourd'hui ayant mis le trouble dans mon cœur, est plein de  
désagrément.

---

<sup>1</sup> Traduction de M. Belpaire, *Quarante poésies de Li Thai-po*, page 12.

Le vent qui se prolonge, sur des li par milliers, accompagne les oies  
sauvages d'automne.

Et en face de ces choses, moi je puis pourtant être joyeux de  
boisson sur la maison élevée.

Pheng-lai et ses écrits merveilleux, Kyen-ngan et sa force de caractère,  
Et entre les deux, Syao-Syé également très fameux <sup>1</sup>.

Tous me donnent au cœur une expansion de joie, un envol de pensées  
vives.

Je désire monter dans le ciel pur et regarder face à face le soleil et la  
lune. p.094

L'épée que je tiens coupe l'eau, mais l'eau de nouveau coule.

La coupe que je lève chasse la tristesse, mais la tristesse de nouveau  
m'attriste.

La vie de l'homme en ce monde n'est pas conforme à mon désir.

Demain je laisserai flotter ma chevelure et m'embarquerai sur un  
esquif qui danse.

Si la poésie chinoise montre une préférence  
marquée pour les poèmes sur les amis et l'amitié, elle  
ne nous décrit pas avec moins d'insistance l'amour  
du pays natal et la tristesse de ceux qui doivent vivre

---

<sup>1</sup> Il s'agit des récits touchant la montagne fabuleuse Pheng-lai, touchant l'énergie des hommes de l'époque Kyen-ngan et touchant le poète Syé le cadet.

loin du milieu qui les vit naître. Voici une courte pièce considérée comme un des chefs-d'œuvre de notre poète, la preuve en est le grand nombre de traductions qui en existent <sup>1</sup>.

### Pensée par une nuit tranquille <sup>2</sup>

Devant mon lit, je vois la clarté de la lune.  
Je me demande si ceci est la gelée blanche sur le sol.  
Je lève la tête et je vois la lune brillante.  
Je baisse la tête et je pense à mon village natal.

### **Tou Fou**

Tou Fou, également connu sous le surnom de Tseu-mei, était né dans un village des environs de Syang-yang, ville de la province du Hou-kwang, la seconde des années Khai yuen, du règne de l'empereur Ming-hwang, c'est-à-dire l'an 714 de l'ère chrétienne. Il avait une complexion robuste, bien

---

<sup>1</sup> Cf. Hervey, page 44 ; de Harlez, p. 177 ; Giles, p. 154 ; Gautier, p. 125 ; Bethge, p. 36 ; Buissens, p. 17.

<sup>2</sup> Traduction de M. Belpaire.

que frêle en apparence, une taille élevée, des <sup>p.095</sup> traits fins et délicats ; ses manières étaient élégantes, autant que son extérieur était distingué.

Tou Fou annonça d'heureuses dispositions dès sa jeunesse, et toutefois il n'obtint pas de succès dans les concours littéraires qui ouvraient, dans la Chine ancienne, la route des emplois et de la fortune. Son esprit, indépendant, et tant soit peu inconstant, ne put se plier à cette règle inflexible que les institutions imposaient à tous les lettrés sans exception. Il renonça aux grades et aux avantages qu'il eût pu en espérer et son goût l'entraînant vers la poésie, il devint poète. Il se rendit à la capitale où ses poésies délicates attirèrent l'attention de toutes parts. L'empereur Ming hwang lui donna sur-le-champ un titre honorifique qui le faisait marcher de pair avec de très grands seigneurs.

Un général turk s'était révolté, avait battu les impériaux et se posait lui-même comme prétendant à l'empire. Ming-hwang se retira au Seu-tchhwan et fugitif de son côté, Tou Fou gagna les montagnes du Chean-si, tandis que les farouches barbares faisaient brouter leurs chevaux dans ces beaux jardins de la capitale, dont il avait chanté tant de fois les allées coquettes et les parterres fleuris. C'est à partir de cette phase de sa vie que Tou Fou composa des pièces telles que « Le départ des soldats », « Le vieillard de Chao-ling », etc. qui offrent des tableaux de la société d'alors et des malheurs de l'empire.

La rébellion ayant été vaincue, un nouveau souverain ayant succédé à Ming hwang qui avait abdicqué, Tou Fou revint à la capitale où l'empereur lui confia la charge la plus honorée qu'un sujet pût ambitionner. Il le fit censeur impérial. Nommé plus tard censeur-gouverneur <sup>p.096</sup> d'une ville du Chean-si, Tou Fou se rendit à son poste, puis démissionna et

s'enfuit vers le Seu-tchhwan, parcourant les vallées et les montagnes, menant une vie vagabonde et bientôt misérable ; il vécut souvent de fruits sauvages qu'il accommodait lui-même au foyer des bûcherons et des paysans. Un peu plus tard, il se fixa plus avant dans le Seu-tchhwan où, cette fois, il fut découvert par le gouverneur militaire de la province, appelé Yen Wou, homme libéral et ami des lettres, qui lui offrit une hospitalité somptueuse.

Six ans après, le gouverneur étant mort et de grands troubles ayant éclaté de nouveau dans la province, le poète reprit sa vie errante, n'ayant plus, toutefois, à redouter la misère, car un testament de Yen Wou l'en avait mis à l'abri.

Vers 774, Tou Fou voulut aller visiter les ruines d'un antique édifice, dont on attribuait la construction à l'un des plus anciens souverains de la Chine. S'étant hasardé seul dans une barque sur un

fleuve débordé, malgré toutes les représentations qui lui avaient été faites, il fut enveloppé par les grandes eaux et forcé de se réfugier dans un temple abandonné, au versant d'une montagne où pendant dix jours entiers, il dut vivre uniquement de racines crues qu'il déterrait du sol. Le mandarin du lieu, ne le voyant point revenir, avait fait construire un radeau et s'était mis à sa recherche, aidé par de hardis bateliers ; il finit par le découvrir à demi-mort de froid et de faim. La joie qu'il eut d'avoir sauvé la vie à cet homme célèbre, lui inspira la fatale idée de donner un grand festin à cette occasion. Tou Fou vint s'asseoir au milieu des convives. L'abondance des mets et surtout le bon vin lui firent <sup>p.097</sup> oublier que sa tête et son estomac étaient affaiblis par un long jeûne. Il mangea beaucoup, but davantage, et le lendemain on le trouva mort dans son lit. Il était âgé de cinquante-neuf ans.

Les poésies de Tou Fou ne furent réunies et publiées en corps d'ouvrage que longtemps après sa mort. Les éditions qu'on en a faites sont innombrables et offrent parfois des variantes dont on ne peut s'étonner. Les œuvres de Tou Fou sont munies de notices et de commentaires dus à plusieurs lettrés de diverses époques.

Tou Fou est le seul poète qui puisse être mis en parallèle avec Li Thai-po. Les partisans de ce dernier ne lui accordent que la seconde place, mais cependant nous n'acceptons point ce jugement et notre avis, je crois, sera partagé par le lecteur chinois aussi bien que par l'européen. Nous citons maintenant les jugements d'Émile Montégut sur Tou Fou.

« Tou Fou est un patriote et l'allure de son inspiration rappelle quelques-uns de nos poètes d'Occident les plus populaires. La

pièce intitulée « Le village de Khyang » pourrait être signée de Robert Burns ; « Le départ des soldats » et « Le recruteur » pourraient être signés de Béranger. Généralement tous ces chanteurs de l'époque des Thang se complaisent exclusivement dans l'expression lyrique de leurs sentiments : plus ces sentiments sont intimes, subtils, fins, plus ils leur agréent. Tou Fou est plus impersonnel, il aime à donner à ses chants une tournure dramatique. Il sait sortir de lui-même pour exprimer toutes les misères de la société qu'il a ressenties comme des souffrances personnelles. Il raconte les fières douleurs de la fille de race noble succombant au fardeau de la <sup>p.098</sup> déchéance de sa maison ; il gémit sur les maux qu'engendre la guerre et décrit les déserts arides qu'elle crée dans les

jardins de l'empire ; il s'associe aux plaintes  
des vétérans fatigués qui meurent en  
maudissant leurs souverains.

### Le départ des soldats <sup>1</sup>

Ling-ling, les chars crient ; Syao-syao les chevaux s'ébrouent,  
Les soldats marchent, ayant aux reins l'arc et les flèches.  
Les pères, les mères, les femmes, les enfants leur font la conduite,  
courant confusément au milieu des rangs :  
La poussière est si épaisse qu'ils arrivent jusqu'au pont de Hyen  
Yang sans l'avoir aperçu ;  
Ils s'attachent aux habits des hommes qui partent, comme pour les  
retenir, ils trépignent, ils pleurent ;  
Le bruit de leurs plaintes et de leurs gémissements s'élève  
véritablement jusqu'à la région des nuages.  
Les passants, qui se regardent sur les côtés de la route, interrogent  
les hommes en marche ;  
Les hommes en marche n'ont qu'une réponse : notre destinée est  
de marcher toujours.  
Certains d'entre eux avaient quinze ans quand ils partirent pour la  
frontière du Nord ;

---

<sup>1</sup> Traduction d'Hervey de Saint-Denys.

Maintenant qu'ils en ont quarante, ils vont camper à la frontière de l'Ouest.

Comme ils partaient, le chef du village enveloppa de gaze noire leur tête à peine adolescente ;

Ils sont revenus la tête blanchie, et ne sont revenus que pour repartir.

Insatiable dans ses projets d'agrandissements, l'empereur n'entend pas le cri de son peuple.

En vain des femmes courageuses ont saisi la bêche et conduit la charrue ;

Pourtant les ronces et les épines ont envahi le sol désolé.

Et la guerre sévit toujours et le carnage est inépuisable. p.099

Sans qu'il soit fait plus de cas de la vie des hommes, que de celle des poules et des chiens.

Bien qu'il se trouve des vieillards entre ceux qu'ils interrogent,

Les soldats osent exprimer ce qu'ils ressentent, d'un ton violemment irrité.

Ainsi donc, disent-ils, l'hiver n'apporte pas même un moment de trêve,

Et les collecteurs viendront encore pour réclamer ici l'impôt.

Mais cet impôt, de quoi donc pourrait-il sortir ?

N'en sommes-nous pas venus à tenir pour une calamité la naissance d'un fils,

Et à nous réjouir au contraire quand c'est une fille qui naît parmi  
nous ?

S'il vient une fille, on peut du moins trouver quelque voisin qui la  
prenne pour femme ;

Si c'est un fils, il faut qu'il meure et qu'il aille rejoindre les cent  
plantes <sup>1</sup>.

Prince, vous n'avez point vu les bords de la mer bleue,

Où les os des morts blanchissent sans être jamais recueillis,

Où les esprits des hommes récemment tués importunent de leurs  
plaintes ceux dont les corps ont depuis longtemps péri.

Le ciel est sombre, la pluie est froide sur cette lugubre plage et des  
voix gémissantes s'y élèvent de tous côtés !

## Le recruteur <sup>2</sup>

Au coucher du soleil, j'allais chercher un gîte dans le village de  
Chi-hao,

Un recruteur arrivait en même temps que moi, de ceux qui, pendant  
la nuit, saisissent les hommes.

Un vieillard l'aperçoit, franchit le mur et s'enfuit ;

Une vieille femme sort de la même demeure et marche au-devant  
du recruteur.

---

<sup>1</sup> L'expression « rejoindre les cent plantes » signifie périr prématurément et être  
enfoui sans sépulture dans la terre, comme les herbes que tranche et retourne la  
charrue en traçant le sillon.

<sup>2</sup> Traduction d'Hervey de Saint-Denys.

Le recruteur crie — avec quelle colère !<sub>p.100</sub>  
La femme se lamente, — avec quelle amertume !  
Elle dit : Écoutez la voix de celle qui est là devant vous :  
J'avais trois fils, ils étaient tous trois au camp de l'empereur.  
L'un d'entre eux m'a fait parvenir une lettre,  
Les deux autres ont péri dans le même combat.  
Celui qui vit encore ne saurait longtemps soustraire à la mort sa  
triste existence ;  
Les deux autres hélas ! leur sort est fixé pour toujours !  
Dans notre misérable maison, il ne reste plus un seul homme,  
Si ce n'est mon petit-fils que sa mère allaite encore.  
Sa mère, elle ne s'est pas enfuie,  
Parce qu'elle ne possède pas même les vêtements suffisants pour se  
montrer au dehors.  
Je suis vieille, mes forces sont bien amoindries ;  
Pourtant je suis prête à vous suivre et à vous accompagner au  
camp ;  
On pourra m'employer encore utilement au service de l'armée ;  
Je saurai cuire le riz et préparer le repas du matin.  
La nuit s'écoulait. Les paroles et les cris cessèrent ;  
Mais j'entendis ensuite des pleurs et des gémissements étouffés.  
Au point du jour je poursuivis ma route,  
Ne laissant plus derrière moi que le vieillard désolé.

Tou Fou était aussi très sincère pour ses amis, nous citons de lui un poème écrit pour Li Thai-po et qui montre un des beaux côtés de l'esprit chinois : le respect de l'amitié.

### Le poète voit en songe son ami Li Thai-po <sup>1</sup>

Si c'est la mort qui nous sépare, je dois rendre ma douleur muette ;  
Si nous ne sommes séparés que par la distance, mon chagrin doit  
élever la voix.

Hélas ! le climat de Kyang-nan est le plus meurtrier des climats ;  
Et mon ami est dans ce pays, et je suis sans nouvelles de lui. p.101  
Mon ami m'est apparu en songe, car nos esprits se cherchent  
constamment.

Mais l'esprit qui ma visité, était-ce l'esprit d'un homme vivant ?  
La route du Kyang-nan est si longue que ce doute cruel ne peut, de  
longtemps, être éclairci.

L'ombre s'est avancée, au milieu d'un bois verdoyant ;  
Puis je l'ai vue s'éloigner, et franchir de sombres barrières.  
O mon ami ! m'écriai-je, vous qui étiez dans les liens,  
Où donc avez-vous pris des ailes, pour voler aujourd'hui près de moi ?  
Je m'éveillai. La lune inondait ma chambre de sa blanche lumière ;

---

<sup>1</sup> Traduction d'Hervey de Saint-Denys.

Puis-je espérer qu'elle éclaire aussi celui dont je suis séparé !  
Et, s'il a recouvré sa liberté, que de dangers le menacent encore !  
Les barques sont si fragiles, les monstres marins si féroces et les  
flots si profonds !

## Wang Wei

Wang Wei naquit vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle et fut reçu docteur en 713. Également renommé comme poète et comme médecin, il dut à ce double titre d'être tout à la fois recherché par l'empereur, protecteur éclairé des lettres, et par le fameux rebelle Ngan Lou-chan, ce Turk qui demandait quel animal c'était qu'un poète et à quel usage il pouvait servir. Artaxerxés essaya vainement, nous dit l'histoire, d'attirer Hippocrate par des présents ; Ngan Lou-chan s'y prit d'une tout autre manière : il fit enlever Wang Wei et le retint longtemps près de lui. Les biographes nous montrent ce poète-médecin remplissant les devoirs de sa profession, tout en demeurant fidèle à son maître, tantôt soignant sur

un champ de bataille les blessés de l'armée rebelle, tantôt ne craignant pas <sup>p.102</sup> d'improviser, à la table même du chef barbare, des vers en l'honneur de son légitime souverain. Après la mort de Ngan Lou-chan et la pacification de l'empire, Sou tsong, qui avait succédé à son père, nomma Wang Wei gouverneur de Sou-tcheou. C'était un poste considérable, mais il lui préféra bientôt le repos et la solitude ; il se retira dans une maison de campagne qu'il possédait au milieu d'un pays montagneux, pour y mener jusqu'à son dernier jour cette existence contemplative, si chère à tant de lettrés chinois.

Wang Wei, influencé par les doctrines du Bouddha, n'avait ni passion, ni ambition. Il mourut à l'âge de soixante-deux ans, laissant pour son frère, devenu premier ministre, et pour plusieurs de ses amis, des lettres empreintes d'un grand détachement des choses de ce monde, et dans lesquelles il les engage à se replier sur eux-mêmes, et à épurer leur

cœur. Comme Thao Tshyen, poète ami de la paix, il aimait la nature et les paysans qu'il considérait comme les gens les plus naïfs et les plus sympathiques. Ses poèmes qui rappellent aussi ceux de Thao Tshyen expriment son idéal. Le sujet est l'exposé d'une situation, d'une scène pacifique ; dès le début, nous sommes chez des hommes qui s'aiment comme des frères. Le poète nous dit : Abandonnez ce monde inhumain, et venez avec nous dans un pays d'où la guerre et la lutte sont absentes.

Wang Wei qui était connu également sous le nom de Wang Mo-khi doit sa notoriété à ses talents littéraires autant qu'à son génie de peintre ; on disait de lui que « ses poèmes étaient des tableaux et ses tableaux des poésies ». Voici ce qu'en dit le poète Sou Tong-pho : p.103

Écoutez les odes de Mo-khi, et vous verrez ses tableaux.

Regardez les tableaux de Mo-khi et vous entendrez ses odes.

## La montagne n'est que silence et solitude <sup>1</sup>. (Fragment)

La montagne n'est que silence et solitude ;  
On n'y voit que des herbes touffues et des arbres épais.  
La cour est la patrie des hommes d'élite ;  
Seigneur, comment demeurez-vous dans ce sauvage désert ?  
— La culture des lettres n'exige point de relations fréquentes : mes  
pensées sont profondes ;  
J'aime les sources pures qui serpentent entre ces roches ;  
J'aime aussi ma cabane rustique, paisiblement assise au milieu des pins.

### En se séparant d'un ami

Je descendis de cheval ; je lui offris le vin de l'adieu,  
Et je lui demandai quel était le but de son voyage.  
Il me répondit : Je n'ai pas réussi dans les affaires du monde ;  
Je m'en retourne au mont Nan-chan pour y chercher le repos.  
Vous n'avez plus désormais à m'interroger sur de nouveaux voyages,  
Car la nature est immuable, et les nuages blancs sont éternels.

### Meng Hao-jean

Meng Hao-jean vient tout naturellement à la suite  
de Wang Wei qui fut son ami d'enfance, et son

---

<sup>1</sup> Traduction d'Hervey de Saint-Denys.

protecteur. Il était né à Syang-yang, ainsi que Tou Fou, au commencement du VIII<sup>e</sup> siècle. C'est l'un des types les plus caractéristiques de nos lettrés, de celui qui n'entrevoit d'autre alternative, en cette vie, que des parvenir aux honneurs par les hauts grades littéraires, ou de s'abandonner dans les montagnes aux charmes de la rêverie. Il étudia jusqu'à l'âge de quarante ans, s'efforçant d'acquérir cette érudition profonde, la clef d'or de tous les rêves <sup>p.104</sup> ambitieux, et prit successivement les grades de bachelier, puis de licencié ; mais ayant échoué à l'épreuve du doctorat, qu'il était allé subir à la capitale de sa province, il résolut de regagner les montagnes silencieuses où s'était écoulée sa laborieuse jeunesse, pour y être à l'abri désormais de tout travail et de tout souci.

Le culte de la poésie faisait partie des jouissances que pensait goûter Meng Hao-jean durant cette nouvelle phase de son existence. Ses vers acquièrent de la célébrité et les événements politiques lui en

inspirèrent de satiriques dont le retentissement faillit attirer sur lui toute la colère de l'empereur.

Wang Wei alors très en faveur détourna l'orage. Un peu plus tard Hao-jean retourna dans son pays et ne voulut plus sortir de sa retraite, où il atteignit un âge avancé. Il semble mettre tout son plaisir à causer avec ses amis comme nous le montre la poésie suivante :

### Visite à un ami dans sa maison de campagne <sup>1</sup>

Un ami m'offre une poule et du riz ;

Il m'invite à venir le voir dans sa maison des champs.

Des arbres vigoureux entourent le village qu'il habite d'une verte  
ceinture ;

On a pour horizon des montagnes bleues, dont les pics se  
découpent sur un ciel lumineux.

Le couvert est mis dans une salle ouverte, et d'un coup d'œil je  
parcours le jardin de mon hôte ;

Nous nous versons à boire, nous causons du chanvre et des  
mûriers ;

---

<sup>1</sup> Traduction d'Hervey de Saint-Denys.

Attendons maintenant l'automne, attendons que fleurissent les  
chrysanthèmes,  
Et je viendrai vous voir encore pour les contempler avec vous.

## LA TROISIÈME PÉRIODE

### **Wei Ying-wou**

<sup>p.105</sup> Encore un sectateur de la doctrine de Lao-tseu dont la vie nous offre cette fois un curieux exemple du détachement des biens de ce monde, professé par un haut mandarin.

Wei Ying-wou était né vers l'an 730. Il passa de brillants examens, remplit successivement plusieurs charges importantes et fut appelé notamment en 785 au gouvernement de la ville et du territoire de Sou-tcheou. On ne mentionne point l'époque de sa mort.

« Il était, dit le biographe du siècle des Thang, d'un caractère juste et bon. Il mangeait peu et avait peu de désirs. Dans sa

maison, il brûlait des parfums, balayait le sol,  
et s'asseyait par terre. Ses vers circulaient au  
loin. Il fut lié d'amitié avec plusieurs poètes  
de son temps mais de ceux dont le cœur était  
pur, et les sentiments conformes aux siens.

Quelle simplicité de mœurs il nous dépeint dans  
sa « Solitude ».

### La solitude <sup>1</sup>

Nobles, ou de condition obscure, les hommes, quelque soit leur rang,  
Ne franchissent le seuil de leur porte que pour être assaillis de mille  
tracas.

Celui-là qui dégage son cœur de toute influence extérieure,  
Se complaît dans la solitude, et sait en apprécier le bienfait.  
La pluie vient le matin et s'arrête le soir, sans que j'en aie  
connaissance,

Et la verdure naît au printemps sans attirer mon attention. p.106  
Sortie des ombres de la nuit, la montagne déjà reprend les teintes  
brillantes de l'aurore ;  
Sans les petits oiseaux qui chantent autour de ma demeure, je ne  
m'en serais pas même aperçu.

---

<sup>1</sup> Traduction d'Hervey de Saint-Denys.

Parfois je m'entretiens, assis près d'un bonze ;  
Parfois je chemine côte à côte avec un malheureux bûcheron.  
C'est un instinct puissant qui m'attire ainsi vers les pauvres et les faibles,  
Et non l'orgueilleuse pensée d'affecter le mépris des grandeurs.

## Po Kyu-yi

Po Kyu-yi apprit à connaître les caractères avant même d'apprendre à marcher. Docteur à dix-sept ans, il devint mandarin d'un degré supérieur alors qu'il entra à peine dans sa vingtième année. Son intégrité était à toute épreuve et le bien public formait sa constante préoccupation. Après avoir rempli, durant vingt-cinq ans, diverses charges, il prit la détermination de renoncer aux emplois, et de se retirer dans une maison de campagne, afin d'y jouir de lui-même et de la liberté. Il choisit pour résidence une montagne peu connue. Quelques années après, Po Kyu-yi fut mandé à la capitale par ordre du souverain. Devenu vice-président de l'un des grands tribunaux de l'empire, le poète se conduisit en public avec toute

la gravité d'un haut magistrat ; mais il composa encore des vers. Il mourut cinq années après son retour à la vie publique ; (en 846 ap. J.-C.) il était dans sa soixante-quinzième année.

Po Kyu-yi était un peintre de mœurs. Il s'astreignait avant d'écrire à fréquenter les milieux populaires, jusque là trop souvent négligés. C'est lui qui sut le premier peindre « la vie vraie » de son époque. Il jouissait d'une <sup>p.107</sup> grande popularité ; toutes ses pièces étaient lues et citées non seulement par de hauts personnages, mais aussi par des gens de basse classe. Ses chansons étaient très recherchées, même dans les pays environnants. En voici une des plus populaires.

### La mère quitte ses enfants

La mère quitte ses enfants, et les enfants leur mère,  
Devant le jour obscur, ils pleurent douloureusement.  
C'est que le général honoré du titre de Pyao-ki, commandant  
l'armée du Kwan-si  
Qui, l'année dernière, a battu victorieusement l'ennemi,

A reçu de l'empereur une somme de deux mille onces d'or ;  
Avec cet argent, à Lo-yang, il prend une femme jolie comme la fleur.  
Nouvelle favorite arrive, ancienne épouse est mise à la porte.  
Pour lui, l'une est comme un lotus dans la main, l'autre, comme une  
    épine dans l'œil.

Ce n'est pas encore très triste d'en arriver là,  
Mais la chose la plus malheureuse, c'est que la mère a laissé deux  
    petits enfants ;

L'un qui marche à peine, l'autre qui commence à savoir s'asseoir ;  
L'un pleure ; l'autre, avec des larmes aux yeux, tire la robe de sa mère.  
Ils sont moins heureux que les oiseaux du bois : la mère ne se sépare  
    jamais de ses petits et le mâle reste toujours avec la femelle.

C'est comme le pêcher et le prunier du jardin : les fleurs tombent et  
    seuls les fruits restent.

« Écoutez-moi, la nouvelle mariée ! la nouvelle mariée !

À Lo-yang on trouvera encore des femmes,

Et le général, dans quelque temps, après une nouvelle victoire,

Prendra encore une autre fille plus belle que vous ! »

Quelques amis de Po Kyu-yi tels que Yuen Tchen  
et <sup>p.108</sup>Lyeou Yu-si furent très connus, mais comme  
poètes de second rang.

## Tchang Tsi

Tchang Tsi, originaire de Wou-kyang, appartenait à l'une des plus illustres familles de l'empire. Comme lettré, il acquit une grande renommée ; comme homme privé, il jouissait de la réputation d'un homme de bien, ce qui lui attira la protection du célèbre ministre, écrivain et poète, Han Yu. Attaché d'abord aux archives de l'empire, il devint en 815, professeur au Collège impérial. Il excellait à faire des vers, dit le biographe, mais surtout des vers destinés à être chantés ; aussi ses pièces sont-elles rimées avec un grand soin. Il mourut président du Collège impérial, âgé de près de quatre-vingts ans.

Voici une pièce de ce poète, réponse d'une dame chinoise aux sollicitations pressantes d'un adorateur. Le sentiment en est noble, digne et simple.

## Une femme fidèle à ses devoirs <sup>1</sup>

Seigneur, vous savez que j'appartiens à un époux ;  
Cependant vous m'avez offert deux perles brillantes.  
Mon cœur s'est ému, mon esprit s'est troublé ;  
Et ces perles, un moment je les ai fixées sur ma robe de soie rouge.  
Ma famille est de celles dont les hauts pavillons se dressent à côté  
du parc impérial ;  
Et mon époux tient la lance dorée dans le palais Ming-hwang.  
Je ne doute point que les sentiments de votre seigneurie ne soient  
purs et élevés comme le soleil et la lune ; p.109  
Moi, je reste fidèle à celui avec qui j'ai juré de vivre et de mourir.  
Je rends à votre seigneurie ses perles brillantes, mais deux larmes  
sont suspendues à mes yeux.  
Que ne vous ai-je connu au temps où j'étais libre encore !

Dans cette période, il faudrait citer encore quelques noms ; comme Han Yu et Lyeou Tsong-yuen, poètes et écrivains célèbres ; Li Ho, poète mythologique ; Meng Kyao, spécialisé dans les pièces de vers de cinq syllabes et Kya Tao, bonze poète.

---

<sup>1</sup> Traduction d'Hervey de Saint-Denys.

## LA QUATRIÈME PÉRIODE

### **Li Chang-yin**

Il était de Hwai-tchéou, dans le Ho-nan. Fils d'un lettré célèbre qui s'était fait recevoir docteur à l'âge de dix-neuf ans, il atteignit lui-même ce grade élevé. Sa renommée comme érudit, précéda celle qu'il acquit plus tard comme poète, et l'un des hauts dignitaires de l'empire lui donna sa fille en mariage, sur le seul bruit des succès littéraires qu'il avait obtenus.

Li Chang-yin occupa de nombreuses charges publiques ; il fut successivement gouverneur de plusieurs villes importantes. Il atteignit un âge très avancé et mourut à la fin du IX<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne alors que la dynastie des Thang touchait à sa ruine, et qu'avec elle allait s'éteindre cette longue série de poètes, dont les œuvres jouissent toujours en Chine d'une si grande faveur.

## À un ami

Vous me demandez la date de mon retour, or jamais cette date ne fut fixée, p.110

Ce soir, seul dans la montagne de Pa, la pluie d'automne augmente l'eau de l'étang.

Quand nous nous reverrons devant la fenêtre, mouchant la mèche de la chandelle,

Quel plaisir de causer ensemble sur la pluie de cette triste soirée dans cette silencieuse montagne.

Dans la quatrième période, il y eut encore d'autres poètes : Wang Thing-yun employa beaucoup le double quatrain en vers de sept syllabes avec des mots recherchés et travaillés. Tou Mou eut une existence comme celle de Li Thai-po mais encore plus tragique ; ses vers, dit l'un de nos critiques, pourraient prendre rang près de ceux de Po Kyu-yi.

## CHAPITRE VIII

# LA POÉSIE DE L'ÉPOQUE DES SONG <sup>1</sup>

@

p.111 La dynastie des Song qui, après un intervalle de cinquante ans, succéda aux Thang et conserva le pouvoir de 960 à 1279, fut illustrée par le progrès de la philosophie, de l'histoire et de la littérature. Plus tard, les empereurs Song chassés par les Mongols allèrent s'installer au sud du fleuve Bleu. Les historiens distinguent ainsi les Song du Nord et les Song du Sud. Le plus grand poète des Song du Nord est à coup sur Sou Tong-pho (1036–1101) ; celui des Song du Sud est Lou Yeou (1124–1209).

L'époque des Thang fut l'âge d'or de la poésie, mais quand nous arrivons à l'époque des Song, la

---

<sup>1</sup> Depuis la dynastie des Thang, c'est-à-dire après la création des poésies modernes, odes réglées ou lyu chi, nos poètes continuèrent d'écrire d'une part des poésies anciennes et d'autre part des poésies modernes.

Ces procédés ont été conservés à toutes les époques : ce n'est qu'en ces derniers temps que nos jeunes poètes décidèrent de créer de nouvelles formes dont nous parlerons dans le chapitre de l'époque contemporaine.

poésie et la littérature développées par les doctrines philosophiques avaient des idées plus larges. Puis les règles de composition étaient plus étudiées, les phrases mieux façonnées.

Au commencement des Song, il y eut neuf bonzes poètes, malheureusement leurs œuvres ont disparu. Quelque temps après, Yang Ta-nyen et ses amis se réunissaient souvent pour discuter sur la poésie et renouveler le style.

<sup>p.112</sup> Avant de parler de Sou Tong-pho, il faudrait citer quelques prédécesseurs tels que : Sou Chwen-khin, Mei Yao-tchhen et Ngeou-yang Syeou, poètes de talent sinon considérés comme des maîtres par Sou Tong-pho, du moins fort admirés par lui. À la même époque, nous rappellerons encore non pas des œuvres, mais des noms, ainsi Wang Ngan-chi (1021-1086), adversaire politique et ami littéraire de Sou Tong-pho, qui était un novateur

hardi ; il tenta de mettre en pratique un collectivisme d'État qui fut appliqué pendant vingt ans dans quelques régions ; un autre Hwang Thing-kyen, ami intime du poète Sou, très doué pour l'art d'écrire, fut nommé, tout jeune, professeur du Collège Impérial de Pékin.

### **Sou Tong-pho**

Sou Tong-pho ou Sou Chi, fils de Sou Lao-tshyuen, grand écrivain très connu, fut un enfant extrêmement intelligent. Dès l'âge de dix ans, son père le quitta et ce fut sa mère qui lui montra à lire, à composer et à aimer la littérature. Il s'appliqua de bonne heure à la culture des lettres, fut reçu docteur très jeune. Son examinateur Ngeou-yang Syeou, célèbre lettré et homme d'État, conçut une vraie admiration pour lui. Il dit un jour à un de ses amis : « Je dois céder la place à ce jeune homme ».

Sou Tong-pho fut nommé plus tard secrétaire de l'empereur, puis préfet de Hang-tcheou. Signalé à plusieurs reprises à l'empereur pour son intelligence et son aptitude aux affaires, il semblait appelé à parcourir une brillante carrière dans l'administration ; malheureusement la jalousie de ses collègues et les calomnies de ses <sup>p.113</sup> adversaires politiques retombèrent sur lui ; il fut soupçonné et exilé par le souverain. Rappelé ensuite à la cour et nommé de nouveau haut fonctionnaire, il conseilla l'empereur et l'impératrice mère et fut très écouté par cette dernière. Après la mort de l'impératrice, il quitta la capitale et fut nommé préfet de Teng-tcheou conservant encore le titre de ministre. Ses ennemis politiques trouvèrent le moyen de le faire bannir dans l'île de Hai-nan. Pendant son exil il consacra tout son temps à écrire des vers.

« Ce fut un malheur pour Sou Tong-pho, dit un historien, de n'être plus homme d'État, mais ce fut une heureuse occasion par où il eut le temps de produire ces merveilleuses pièces qui enrichirent notre littérature.

Sou Tong-pho, écrivain, homme politique, poète autant que peintre, est un des hommes qui ont le plus illustré la Chine.

Sou Tong-pho avait un cœur doux et sincère, il aimait beaucoup son frère Sou Tseu-yeou, homme de lettres également ; il ressentait et recherchait les émotions de la fraternité et de la famille. Il a chanté son affection pour son frère et son pays natal. Le vers de Sou Tong-pho est simple, facile, élégant ; il a des idées rares, des expressions pittoresques, des sentiments touchants ; tout est naturel en lui. Sa place dans l'histoire de notre poésie est aussi importante que celle de Li Thai-po et de Tou Fou.

M<sup>me</sup> Judith Gautier, dans son « Livre de Jade », a merveilleusement rendu l'un de ses poèmes les plus connus :

### Sur les balancements d'un navire

Une vapeur bleue l'enveloppe comme une gaze légère et une dentelle d'écume l'entoure, semblable à une rangée de dents blanches.

Le soleil lentement, s'élève en souriant à la mer, et la mer semble une grande étoffe de soie brodée d'or.

Les poissons viennent souffler à la surface des globules qui sont autant de perles brillantes, et les flots clairs bercent doucement le Bateau des Fleurs.

Mon cœur se tord de douleur en le voyant si éloigné de moi et retenu au rivage par une corde de soie.

Car c'est là que fleurissent les fleurs les plus éclatantes, c'est là que le vent est parfumé et que demeure le printemps.

Je vais chanter une chanson en vers, marquant la mesure avec mon éventail, et la première hirondelle qui passera, je la prierai d'emporter là-bas ma chanson.

Et je vais jeter dans la mer une fleur que le vent poussera jusqu'au navire.

La petite fleur, quoique morte, danse légèrement sur l'eau, mais moi je chante avec l'âme désolée.

## Lou Yeou

Sous les Song du Sud, il y eut quelques poètes connus, mais le plus célèbre et le plus digne de l'être est incontestablement Lou Yeou.

Né en 1124 dans la période où la dynastie des Song, chassée par les Tartares, se fixa au-delà du Fleuve Bleu, Lou Yeou passa très jeune un examen spécial de la cour et fut classé premier. Nommé plus tard secrétaire du bureau des décrets impériaux, puis préfet et enfin secrétaire général de l'empereur, il consacra tous ses loisirs à composer des vers et laissa après sa mort plus de dix mille pièces. N'aimant pas les formes extérieures de la politesse ni la vanité mondaine, il se surnommait « le vieux sans gêne ». Lou Yeou fut peut-être le premier poète guerrier de la Chine ; il chanta avec enthousiasme le départ pour le champ de bataille. Mais c'est de sa part pur patriotisme. Il vécut au moment où la moitié de notre

pays était <sup>p.115</sup> envahie par les ennemis ; au moment où les empereurs d'un caractère faible et des ministres politiques sans valeur ne savaient rien faire, au moment où personne ne songeait à reconquérir le territoire perdu. Quelle cruelle angoisse pour lui de constater l'insouciance des princes et de leurs courtisans ! Son mépris et sa haine s'attachaient aux souverains et aux ministres, en même temps qu'il exprimait sa sympathie pour les victimes et sa grande pitié pour la Chine asservie. Pour Lou Yeou il n'y avait pas que la Chine civilisée, glorieuse, qu'il aimait : une autre Chine lui était encore plus chère, c'était la Chine misérable, vaincue et humiliée ; c'était bien cette Chine qu'il aimait comme une mère, une mère malheureuse, ou plutôt comme on aime un enfant, un enfant abandonné. C'était encore à cette Chine misérable qu'il voulait faire le sacrifice de sa vie ; c'est cette Chine qu'il voulait faire connaître à tous par ses chants, en leur montrant que c'était bien là leur patrie.

## Un songe

On ne doit pas vivre sans rien faire,  
Battre l'ennemi et reconquérir le pays envahi, c'est mon seul désir.  
Malheureusement, je ne l'ai pas encore réalisé.  
Huit ans déjà j'ai parcouru Lyang et Yi <sup>1</sup>, voilà que je deviens vieux.  
À minuit, en frappant mon oreiller, je crie fortement.  
Oh ! quel rêve ! J'ai repris le défilé de Songthing <sup>2</sup>.  
Mais ce n'est qu'un rêve !  
Et le lendemain, les couvertures et les nattes sont trempées de mes larmes...

p.116 Il mourut en 1209, à une heure où la Chine  
s'affaiblissait encore ; il quitta notre monde, le cœur  
serré et les larmes aux yeux.

Voici une pièce très touchante écrite à son fils par  
le malheureux poète au moment de sa mort :

Je sais bien que tout est vain après la mort,  
Mais qu'il est triste de ne pouvoir contempler le territoire réuni !  
Quand l'armée royale reconquerra le Nord,  
N'oublie pas de me le dire à la cérémonie des ancêtres !

@

---

<sup>1</sup> Noms de villes de la frontière où s'assemblaient les armées de la défense nationale.

<sup>2</sup> Importante forteresse de la frontière prise par les Tartares.

## CHAPITRE IX

# LA POÉSIE DE L'ÉPOQUE DES YUEN

@

### POÉSIE LYRIQUE AU THÉÂTRE

<sup>p.117</sup>L'époque des Yuen ou des Mongols n'eut pas de très célèbres poètes, mais un nouveau genre littéraire se créa qu'on ignorait, pour ainsi dire, avant cette période : le théâtre.

Depuis le *Chi king*, la poésie chantée de la Chine subit plusieurs transformations : après les trois cents pièces du « Livre des Odes » qui peuvent être toutes exécutées en musique, nous avons les « sao » — élégies — et « fou » — descriptions poétiques. Quand la musique des sao et des fou disparut, on écrivit l'ancienne poésie lyrique, puis à l'époque des Thang ce furent les quatrains, qui peuvent être chantés, et que l'on appelle poésie lyrique moderne.

Quand les quatrains semblèrent trop réguliers et <sup>p.118</sup> monotones, on commença d'introduire au théâtre des poésies lyriques en vers irréguliers et à nombre variable de syllabes. Ces pièces peuvent être exécutées en musique.

Sous les Yuen, les formes des poésies anciennes et modernes restent les mêmes, mais la création des pièces de théâtre produit une grande évolution dans notre art d'écrire.

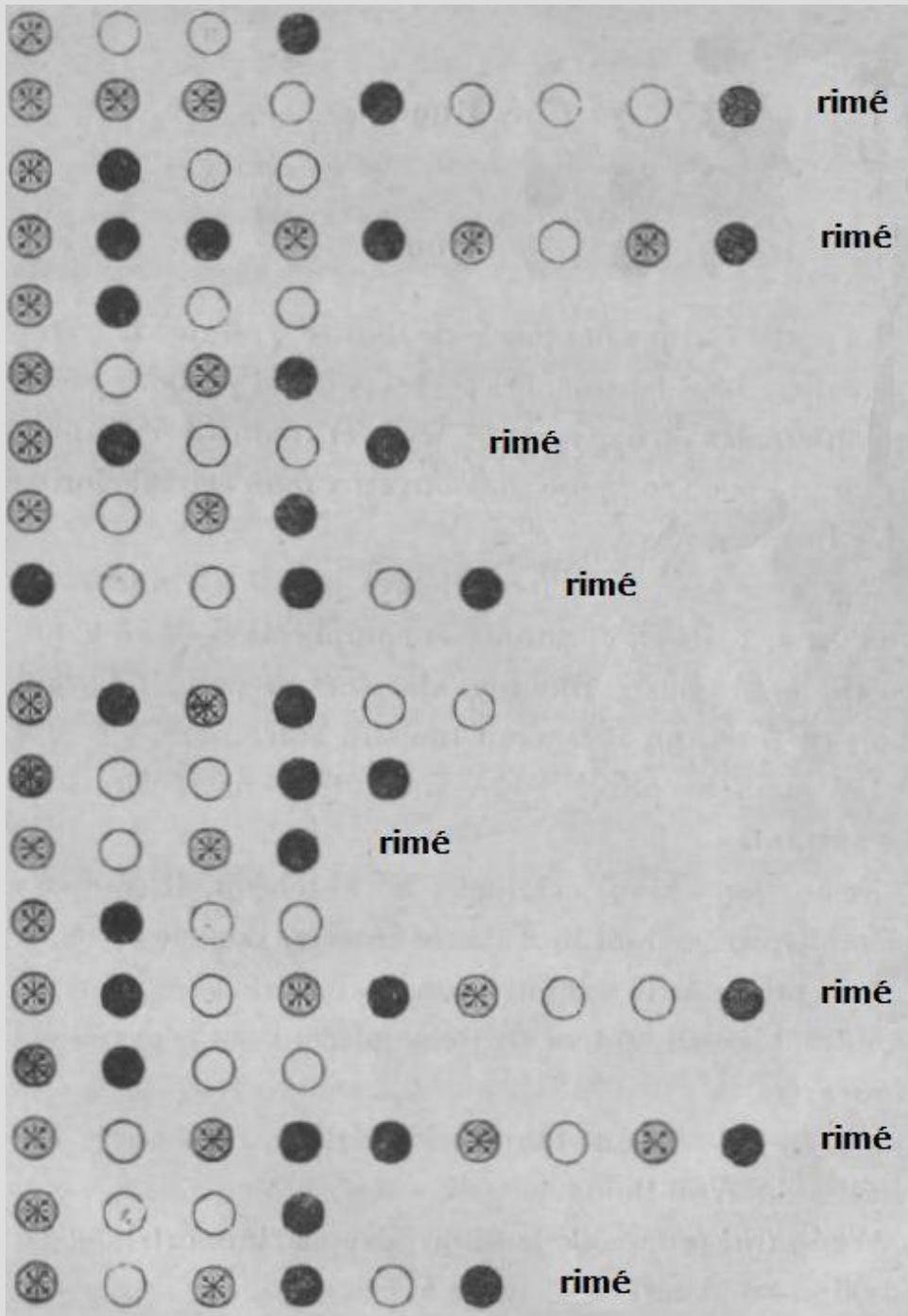
Il nous faut ici d'abord donner une idée d'une autre genre de poésie : les « tsheu ». Les pièces de ce nom ont chacune une forme particulière et portent un titre spécial ; les vers sont de longueur variable et disposent les syllabes sans règles strictes. Les principes du rythme et de la rime sont encore plus compliqués que pour les lyu chi. L'alternance des tons dans les lyu chi n'a qu'une forme pour les poésies de 5 syllabes et pour celles de 7 syllabes,

tandis que les pièces dites « tsheu » ont des formes diverses d'après leur titre ; l'alternance des tons n'est jamais la même. Elles peuvent être rimées à la fin de chaque vers ou seulement à chaque vers pair, ou encore tantôt par les vers impairs, tantôt par les vers pairs. Mais elles diffèrent beaucoup des poésies anciennes en ce que celles-ci ont leur nombre de syllabes fixé, tandis que dans les pièces « tsheu » le nombre des syllabes est réglé d'après des modèles spéciaux auxquels il faut se conformer.

Il existe des centaines de formes pour les « tsheu » ; il serait impossible de les citer toutes ici : nous donnons simplement le paradigme d'une de ces pièces, très connue, pour montrer l'alternance des tons et les syllabes rimées :

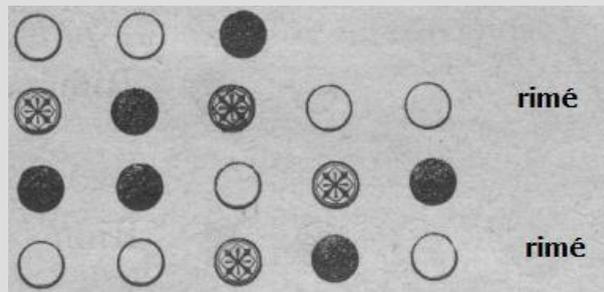
p.119 Le signe ⊗ indique les pieds libres ; ●, le tche cheng ; ○, le phing cheng.

# Ta-kyang-tong-khyn



p.120 Voici encore un autre paradigme ressemblant au quatrain de pentasyllabes ; c'est l'une des plus simples parmi les formes des « tsheu ».

### Hyen-tchong-hao



La partie lyrique des pièces de théâtre n'est que la transformation des « tsheu ». Les poètes peuvent prendre parmi les différentes formes des « tsheu » et réunir des strophes à leur gré pour composer de nouveaux morceaux de forme plus libre.

Il y a eu des poètes très célèbres parmi les auteurs de « tsheu », mais étant donnée la complication de ce genre poétique on nous pardonnera de n'entrer pas plus avant dans ce sujet qui mériterait tout un autre livre.

Les noms les plus célèbres des auteurs de théâtre sont les suivants :

Kwan Han-khing, originaire de Ki-tchéou, il composa soixante pièces, dont huit furent insérées dans le recueil : « Cent pièces de la dynastie Yuan ».

Ma Tchi-yuen, auteur de treize pièces dont sept ont été conservées.

Po Jen-fou, auteur d'un drame célèbre, « La chute des feuilles du Wou-thong ».

Wang Chi-fou, auteur d'un drame immortel, « Le pavillon occidental » (Si syang ki).

<sup>p.121</sup> Pour donner une idée du genre dramatique en Chine, nous citons quelques passages du Si syang ki. Voici le sujet :

Tchang, jeune lettré, se rend pour ses examens à la capitale et traverse la ville de Ho-tchong dont la garnison est commandée par un de ses amis nommé Tou. Tchang, se promenant le soir, va visiter un

temple célèbre ; dans le jardin, il aperçoit une jeune fille, Ying-ying, qui accompagne le cercueil de son père en route pour la sépulture de la famille ; la mère de la jeune fille est également dans le temple. Les deux jeunes gens tombent amoureux l'un de l'autre. Tchang reste dans la ville quelques jours. Pendant ce temps, un chef de brigands, qui avait admiré la beauté de Ying-ying, vient à la tête de sa bande pour l'enlever. Tchang prévient son ami le général Tou qui survient avec des troupes et met les brigands en fuite. La mère de la jeune fille, par reconnaissance, veut tout d'abord unir les deux amoureux, puis elle ne tient pas sa promesse. Après de longs entretiens, la mère promet enfin au jeune homme de lui donner sa fille, mais à condition qu'il ira à la capitale passer ses examens, le mariage n'aura lieu que si Tchang réussit.

Le Si syang ki est écrit dans un style élevé, lyrique et, par moments, très poétique ; son intérêt principal

est beaucoup plus dans les sentiments amoureux exprimés que dans les complications assez médiocres de l'intrigue. Une des scènes les plus fraîches donnera, mieux que toute description, une idée de cette célèbre comédie. Tchang, après avoir vu Ying-ying, revient habiter au monastère ; il occupe un appartement à côté de celui de la jeune fille ; <sup>p.122</sup> il parle à « La Rouge » — Hong-nyang — la servante de Ying-ying, qui lui promet de plaider en sa faveur.

Ying-ying : elle monte en scène et dit :

— Ma mère a envoyé Hong-nyang demander un renseignement ; voici longtemps qu'elle est partie, je ne la vois pas revenir.

Hong-nyang : elle monte en scène et dit :

— Je reviens parler à ma maîtresse ;  
Mademoiselle me demande ?

Ying-ying dit :

— On t'a envoyée demander ce renseignement ; combien te faut-il de temps pour bien faire la chose ?...

Hong-nyang, riant, dit :

— Mademoiselle, je vais vous dire une chose bien drôle. Le bachelier que nous avons vu hier, dans la grande cour du temple, est assis aujourd'hui chez le bonze principal. Il m'attendait au dehors de la porte et m'a parlé très doucement : Ma petite, n'êtes-vous pas Hong-nyang, servante de Mademoiselle Ying-ying ? Puis il ajouta : Je m'appelle Tchang, mon surnom est Kwang ; je suis originaire de Si-Lo et j'ai 23 ans ; mon anniversaire est le 17<sup>e</sup> jour de la première lune ; je ne suis pas encore marié.

Ying-ying demande :

— Qui t'a ordonné de l'interroger ?

Hong-nyang dit :

— Et qui l'a interrogé ? Il prononçait votre nom, il me demandait si vous sortiez souvent ; je l'ai bien grondé...

Ying-ying dit :

— A quoi bon le gronder !

Hong-nyang répond :

— Mademoiselle, je ne sais pas ce qu'il pense. p.123

Alors Ying-ying dit :

— Est-ce que tu as averti ma mère ou non ?

— Non, je ne l'ai pas avertie, répond Hong-nyang.

Ying-ying dit :

— Et même plus tard, il est inutile de l'avertir. Maintenant, il se fait déjà tard ; on

dispose l'encens sur les autels ; allons dans le  
jardin brûler des parfums.

Ying-ying et Hong-nyang descendent.

Tchang monte et dit :

— J'ai transporté mes bagages dans ce  
monastère ; pendant que l'on m'installait  
dans le pavillon occidental, j'ai interrogé les  
bonzes. Je sais que Ying-ying, chaque soir,  
brûle des parfums dans le jardin : ce mur  
domine le jardin, je vais m'installer ici et  
attendre. La voir une fois tout mon saoul, ne  
sera-ce pas délicieux ? D'autant plus que la  
nuit joyeuse approfondit les sentiments de  
l'homme ; la lune est claire, la brise fraîche,  
c'est le bon moment...

Puis il chante :

Ce monde n'a aucune poussière,  
La Rivière argentée (voie lactée) est si pure.

Le ciel éclairé par la lune,  
Le jardin, plein de l'ombre des fleurs.  
La robe est si légère, le cœur si doux.  
Je me penche pour entendre :  
Quelqu'un arrive à petits pas,  
J'espère voir cette Ying-ying si belle, si gracieuse !

Ying-ying monte en scène et dit :

— Hong-nyang, ouvre la porte du coin,  
prends la table à parfums et sors-la, apporte  
les parfums.<sub>p.124</sub>

Tchang, de l'autre côté du jardin, chante encore :

La porte s'ouvre soudainement,  
Le vent apporte le parfum,  
Je grimpe sur le mur pour la voir,  
Ce soir, elle est encore plus belle !  
Sous cette merveilleuse lune, dans ce beau jardin,  
C'est peut-être la Fée qui descend du ciel.

Et il ajoute :

— J'entends Ying-ying prier...

Ying-ying dit :

— Pour cette baguette d'encens, je désire que mon père, qui est mort, renaisse bientôt dans le monde céleste. Pour cette baguette d'encens, je désire que ma mère atteigne sa centième année. Pour cette baguette d'encens...

(Ying-ying reste longtemps sans parler).

Hong-nyang demande :

— Pour quel vœu, cette baguette d'encens ? chaque nuit vous vous taisez... Je vais prier pour vous : « Je désire épouser un jeune homme bien fait, instruit, intelligent, robuste et vivre avec lui cent ans.

Ying-ying soupire sans parler.

Tchang dit tout bas :

— Qu'elle est malheureuse !... Je vais  
chanter pour voir ce qu'elle dira.

La lune colorée illumine la nuit.

Les fleurs se balancent au vent printanier...

Pourquoi, dans cette belle soirée,

Ne vois-je pas la Fée de la Lune qui vient ?...

Ying-ying dit :

— Quelqu'un chante sur le mur.

Hong-nyang explique : p.125

— Ce chant doit venir de cet adolescent de  
23 ans non marié.

Ying-ying répond :

— J'aimerais à répondre par une chanson  
nouvelle.

Hong-nyang dit :

— Essayez, je vous écoute.

Ying-ying chante :

Tout dort dans l'ombre du gynécée profond.  
Qu'il est triste de passer le printemps parfumé.  
Celui qui chante tout haut, sans rien savoir,  
Est plein de compassion pour celle qui soupire longuement.

Tchang étonné et joyeux dit :

— Voilà une bonne réponse qui vient  
rapidement.

Hong-nyang dit :

— Mademoiselle, rentrons, je crains que  
votre mère ne vous gronde...

Ying-ying et Hong-nyang ferment la porte et  
descendent.

Sous les Ming et sous les Tshing, on a continué  
d'écrire des pièces de théâtre, mais elles n'atteignent  
pas les œuvres des Yuen.

## CHAPITRE X

# LA POÉSIE DE L'ÉPOQUE DES MING

@

### VERS LA DÉCADENCE

<sup>p.127</sup>Après le XIV<sup>e</sup> siècle et la création du théâtre, aucun genre nouveau ne vint former l'art littéraire. Les Mongols, après avoir dominé la Chine pendant un siècle, furent renversés à la suite d'un mouvement national dirigé par un bonze qui devint empereur et fonda la dynastie des Ming. Les Ming restèrent au pouvoir de 1368 à 1643. Ils ne furent pas de grands conquérants, mais ils protégèrent les arts qui se développèrent beaucoup. La plupart des grands temples et des monuments publics, canaux, digues et ports, furent construits à cette époque. La production littéraire, surtout la poésie, est assez médiocre.

Nous citons quelques poètes qui paraissent les plus célèbres.

### **Lyeou Ki**

Né en 1311, originaire de la province du Tche-kyang, Lyeou Ki se distingua de bonne heure par son amour pour les belles-lettres : la poésie fut son premier culte ; il s'y adonna avec ferveur. Remarqué à tous ses examens, qu'il passa de la façon la plus brillante, il fut reçu docteur au <sup>p.128</sup> déclin de la dynastie mongole des Yuen. Lorsqu'éclata le soulèvement national contre ces souverains tartares, Lyeou Ki se rangea sous la bannière des révoltés et aida de ses sages conseils le prétendant Tchou Yuen-tchang qui, en montant sur le trône prit le nom de règne de Hong-wou. Les Mongols expulsés, le nouvel empereur garda Lyeou Ki à sa cour, et reconnaissant des services qu'il lui avait rendus, le combla de charges et d'honneurs : il lui donna le titre

de comte de T'chheng Yi (sincère pensée), peu après il le nomma censeur et sous-secrétaire d'État. Dans la suite, cependant l'empereur, conseillé par des personnages puissants et jaloux, cessa de montrer la même gratitude à ses anciens compagnons d'armes. Il en écarta quelques uns, en exila d'autres : puis irrité encore contre Lyeou Ki, qui se permettait de lui faire de justes remontrances, il céda aux instigations des ennemis du poète et le fit empoisonner par le premier ministre. Ainsi finit en 1375 l'un des plus célèbres adhérents des Ming, l'un des plus grands poètes de ce temps.

Le vers de Lyeou Ki est simple, facile, élégant ; il a des tours ingénieux et vifs, des expressions pittoresques ; rien n'y est forcé, le travail ne s'y fait pas sentir. « Il semble, a dit un critique chinois, qu'il voltige sur un souffle de zéphyr. »

De son vivant, Lyeou Ki fut fort apprécié et acquit une grande renommée ; les littérateurs contemporains donnaient à ses œuvres une place d'honneur. Le Ming-chi-syuen — Recueil de poésies des Ming — dont sont extraits la plupart des détails qui précèdent, a reproduit intégralement les jugements et élégies des critiques du temps et consacre à Lyeou Ki et à ses essais un chapitre spécial. p.129

### Le poète pense à sa belle <sup>1</sup>

La pluie va venir :  
Le vent souffle du cannellier  
Et balaye les bégonias des tumuli.  
Nombreuses sont les fleurs qui tombent,  
Brillantes sont les feuilles qui voltigent,  
Le vent soulève la buée et la poussière,  
Il frappe les portières de la maison,  
Et passant sous la gaze légère  
Atteint les cheveux et l'épiderme.  
Je me désole de ma solitude,

---

<sup>1</sup> [Traduction de Huart.](#)

Et pense à ma belle  
Dont je suis séparé par le ciel bleu.  
L'eau coule avec rapidité,  
Les montagnes s'élèvent hautes :  
Au milieu des nuages, les oiseaux,  
Pourquoi perdent-ils leur plumage ?  
Je voudrais leur faire porter des lettres,  
Mais la route céleste est longue,  
Vers l'Orient coule le ruisseau,  
Mais on ne peut faire revenir les ondes.  
Les magnolias parfumés brillent encore,  
Mais tombent pendant le jour et la nuit.  
Je renferme la guitare de jaspe  
Et mets au repos la flûte de jade :  
Mon esprit est triste de sa solitude,  
Et mon cœur bat violemment ;  
Je contemple la lune éclatante :  
Les chansons et les ballades,  
Avec elles seules je me distrairai  
Et allongerai cette soirée.

À côté de Lyeou Ki, il faut placer encore les deux poète Kao Khi et Yang Ki, qui étaient tenus par leurs contemporains en même estime que Lyeou Ki.

## Kao Khi

<sup>p.130</sup> Né à la fin des Yuen, Kao Khi fut nommé par l'empereur Hong-wou, membre de l'Académie impériale ; puis il fut condamné à mort par l'empereur à l'âge de trente-neuf ans. Il nous a laissé un recueil contenant mille sept cents pièces de poésie de tous les genres.

Le vers de Kao Khi est clair, net, élégant.

« Il ressemble, dit un critique, aux lotus sortant de l'eau ; rien n'y est factice, mais il est joli, rare et naturel.

Le Catalogue impérial « Seu khou tshyuen chou tsong mou » dit qu'il est un des meilleurs poètes des Ming. Il avait un grand génie pour écrire.

Voici quelques-uns de ses vers, sur le « Mei hwa » (lilas d'hiver).

Dans la montagne, parmi la neige, comme un sage qui dort,  
Au clair de lune, comme une belle qui vient,

A côté des bambous, ses ombres froides,  
Son tronc couvert de mousse, ses parfums dispersés.

## Yang Ki

On a peu de détails sur la vie de Yang Ki. Le Ming chi syuen ne lui a consacré qu'une très courte notice : nous y lisons que ses ancêtres, originaires de la province du Seu-tchhwan, étaient venus se fixer dans celle du Kyang-sou ; que lui-même exerça diverses charges publiques, mais eut une fortune très diverse : d'abord magistrat de district, puis cassé, ensuite scribe ou lettré dans la province du Kyang-sou ; son chef fit retomber sur lui une faute qu'il avait lui-même commise, et fut ainsi cause de la perte de sa place. Peu après, cependant, il parvint à entrer au ministère de la Guerre comme secrétaire et fut <sup>p.131</sup> envoyé comme trésorier général au Chan-si. Malheureusement des calomnies et des jalousies le discréditèrent. Mis en accusation sous un prétexte

futile, il fut injustement condamné à l'exil avec travaux forcés, et mourut à la peine.

« Les poésies de Yang Ki, a dit un critique chinois, ont beaucoup de goût et ressemblent à celles des poètes des Thang.

Ses vers sont en effet à rapprocher de ceux de la bonne école ; ils ont la facture de ceux de Li Thai-po et de Tou Fou, son style est varié ; ses pensées sont toujours vives, naturelles et délicates ; ses expressions choisies et exactes.

### Par une nuit d'été <sup>1</sup>

La rosée qui tombe goutte à goutte est pure comme l'eau en automne <sup>2</sup> ;

Le vent léger enfante la fraîcheur de la nuit.

Au bord du lac, je vois le gazon verdoyant qui pousse au hasard ;

---

<sup>1</sup> [Traduction de Huart.](#)

<sup>2</sup> Au dire des Chinois, l'eau des rivières est plus limpide en automne qu'en aucune autre saison de l'année ; pour donner une idée de la beauté des yeux de la personne aimée, les poètes disent qu'ils sont comme « l'eau d'automne ».

Autour de l'îlot, j'aime regarder les nénuphars rougeâtres qui  
embaument.

J'ai un frère pour qui seul sont toutes mes pensées :

Ici qui que ce soit est pour moi un étranger.

Je m'attriste au son de la trompette qui résonne sur les remparts,

Et deux larmes tombent sur mes vêtements.

@

## CHAPITRE XI

### LA POÉSIE DE L'ÉPOQUE DES TSHING

@

<sup>p.133</sup> Vers le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, à la fin de la dynastie des Ming, des révoltes continuelles et un brigandage général précédèrent l'invasion des Montchous qui établirent à Pékin la dynastie des Tshing, en 1644 ; c'est celle qui vient d'être renversée par la Révolution de 1911. Pendant cette longue période, la poésie fut travaillée, étudiée et pratiquée ; on rédigea des « Traités sur l'art de rimer » ; les empereurs mêmes écrivirent de longs poèmes. L'empereur Khyen-long, qui régna de 1735 à 1795, l'un des empereurs les plus illustres de l'histoire des Tshing, s'occupa beaucoup de littérature et composa de nombreuses poésies. Mais les poètes les plus connus sont : Wou Wei-yé, Wang Chi-tcheng et Yuen Mei.

## Wou Wei-yé

Wou Wei-yé ou Wou Mei-tschwen (né en 1608 et mort en 1671), fit toutes ses études dans sa famille et s'appliqua de bonne heure à la culture des lettres ; docteur à 23 ans, il fut nommé peu après, professeur du prince héritier. Après la chute de la dynastie des Ming, il rentra dans son pays et refusa d'être fonctionnaire sous les Montchous qu'il considérait comme des ennemis. L'autorité des <sup>p.134</sup> Tshing lui imposa le titre de maître de conférence de l'empereur, puis de professeur de l'Université impériale. Il démissionna après la mort de sa mère.

La jeunesse de Wou Wei-yé avait été gaie, aussi étaient-ils joyeux et jolis les vers qu'il écrivit dans cette période. Mais après l'invasion des Montchous, il laissa éclater sa colère, puis sa mélancolie. Il regrettait toujours d'avoir été fonctionnaire du

gouvernement des Tshing. Ses dernières années furent assez solitaires et tristes.

Le style de Wou Wei-yé est rare et varié ; jamais surchargé de ces boutades spirituelles, ni de ces hardiesses puériles que le goût réproouve, son vers est léger et mélancolique ; il flatte l'oreille.

### Chant du lac de Yuen-yang

Au bord du lac de Yuen-yang la prairie va à l'horizon,  
Le beau printemps favorise la promenade en bateau.  
La pluie tombe, soudainement, par rafales sur le saule.  
Une légère fumée enveloppe les fleurs de pêcher,  
La pluie, la fumée voilent tout, où sommes-nous ?  
On reconnaît encore l'arbre devant cette porte,  
Sur l'arbre, quelques oiseaux chantent.  
Oh ! dix ans se sont écoulés depuis que nous avons passé là.

### Wang Chi-tcheng

Né au Chan-tong, en 1641, Wang Chi-tcheng ou Wang Yu-yang aima de bonne heure les belles-lettres, surtout la poésie, quand il eut fait

connaissance des poètes de son époque. Devenu docteur, il fut nommé fonctionnaire de ministère et se distingua dans les divers emplois qu'il occupa. Il arriva à la fonction de ministre de la justice et marqua comme homme d'État.

Administrateur habile, homme politique distingué, Wang fut aussi un charmant poète. En Chine d'ailleurs, à l'époque impériale, tout homme d'État était nécessairement homme de lettres. Wang Chi-tcheng employait ses rares loisirs, après un laborieux travail de cabinet, à étudier la littérature et à laisser tomber de son pinceau de jolis vers.

« Il travaille, dit le poète Wou Wei-yé, toute la journée dans son bureau ; le soir arrivé, il reçoit ses amis lettrés.

Cette observation nous fait connaître son existence. Plusieurs lettrés de talent allèrent habiter la capitale pour devenir ses disciples.

Outre des critiques sur la poésie, il a laissé plusieurs recueils de morceaux poétiques dans lesquels on voit un esprit profond et sagace, saturé de souvenirs classiques et amoureux de l'antiquité. Ayant beaucoup voyagé, Wang Chi-tcheng connaissait toutes les régions de la Chine ; il savait aussi les mœurs des paysans, des pêcheurs et même des demi-sauvages jusqu'aux frontières de notre pays. Il aimait les beaux paysages des rives du Fleuve Bleu, les jolis aspects du Thai chan. il ne cessait de les contempler et toute son inspiration éclate dans ses vers. Son trait caractéristique est qu'il cherche seulement à peindre en vers ; l'art, à ses yeux, ne saurait avoir d'autre but, sa supériorité est dans la peinture.

### Paysage de Tchen-tcheou

Au bord du fleuve, la plupart des maisonnettes sont habitées par  
des pêcheurs.

L'ombrage des peupliers fait de petites taches sur l'eau.

Le soleil va descendre, le vent se calme,

Le fleuve devient à moitié rouge et tout autour de nous on vend des poissons.

## **Autres poètes**

<sup>p.136</sup> Il y eut à cette époque, dans le rayonnement des grands maîtres, un certain nombre de poètes de talent : Song Wan, Chi Juen-tchang, Tchou Yi-tswen, Tchao Tchi sin, etc. ; ils se rendirent célèbres, les uns par leur goût de la beauté antique, les autres par leurs succès plus populaire.

## **Yuen Mei**

Né à Hang tcheou, capitale de la province du Tche-kyang, sous le règne de l'illustre Khang-hi, contemporain et émule asiatique de Louis XIV, Yuen Mei ou Yuen Tseu tshai se distingua, comme les autres poètes, de bonne heure dans l'art d'écrire, et, à l'âge de vingt-et-un ans, sa profonde érudition, son style sobre le firent recommander au souverain pour passer un examen spécial auquel étaient

conviés tous les savants de l'empire. Il échoua cependant à ce concours, mais un peu plus tard, en deux ans, il devint rapidement licencié, puis docteur. Il fut envoyé dans le Kyang-nan en qualité de magistrat de district. Dans les divers endroits où il exerça cette charge, et notamment à Nanking, l'ancienne capitale du Sud, Yuen s'acquit un renom d'habile et intègre administrateur ; plein de zèle, juste et équitable, compatissant aux maux du peuple, il s'efforça d'être le père de ses administrés. Quelques années plus tard, il fut transféré dans le Chan-si, où il ne put s'entendre avec ses chefs ; il renonça alors à la carrière officielle pour ne plus s'occuper que de poésie et de littérature.

Il avait acheté un jardin aux portes de Nanking, portant le nom de jardin de Sweï ; il y réunissait souvent des amis pour des tournois poétiques en buvant du vin à l'ombre des saules et des bambous ou, selon l'expression de Pellisson dans son

« Histoire de l'Académie », « pour goûter en commun les plaisirs de la société des esprits et de la vie raisonnable ». Yuen devint un critique de la poésie : de tous cotés on venait lui soumettre des pièces de vers. Tout homme de lettres qui passait près de Nanking ne manquait pas d'aller saluer le poète et de visiter son jardin. Yuen T'sen-tshai passa ainsi la seconde partie de sa vie à des occupations littéraires, à des discussions de critique et des causeries sur les belles-lettres. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt onze ans et mourut en 1797.

Yuen Mei avait pour les belles-lettres un amour tout désintéressé : il travaillait pour la gloire et n'admettait pas qu'un gain sordide pût être l'objet d'un écrivain. Le meilleur conseil qu'il croyait pouvoir donner à ceux qui veulent faire des vers, était d'étudier les anciens et non de les imiter :

« Il n'y a personne, disait-il, qui puisse écrire des vers sans avoir étudié les anciens.

Comme La Fontaine, Yuen Tsen-tshai semble avoir eu peur des longs ouvrages ; il n'a guère produit, en effet, que de petites pièces, des miniatures poétiques, mais toutes sont finement ciselées et valent certes mieux que bien des poèmes. Doué d'une âme tendre et d'une imagination émue, il sut mettre dans ses vers de jolis traits de sentiment, de gracieuses images, une vivacité et une vérité de description qui charment et enchantent. Yuen, disait-on, s'applique à parler en vers, il s'assimile les expressions des vieux auteurs, les fait entrer dans ses vers sans nulle violence et tâche de rendre sien cet air d'antiquité. p.138

« La poésie, dit son biographe, n'avait plus de difficultés ni de secrets pour lui ; il atteignit en ce genre une hauteur à laquelle nul n'était encore parvenu. Aussi tous,

depuis les plus hauts fonctionnaires  
jusqu'aux commerçants et aux colporteurs,  
ne peuvent se lasser d'estimer et d'admirer la  
collection de ses poésies. Sa renommée se  
répandit même au-delà des mers.

Son défaut est qu'il écrivait trop facilement ; son  
style devient quelquefois assez faible. Il cherchait à  
plaire aux lecteurs, c'était son ambition ; en somme,  
il écrivait pour le peuple.

### Poésie inspirée par le jardin de Sweï <sup>1</sup>

Les fleurs amènent le printemps avec elles,  
Mais le printemps n'emmène point les fleurs avec lui ;  
Les nuages passent en même temps que l'eau coule,  
Mais l'eau ne peut retenir les nuages,  
Je voudrais en demander la raison,  
Mais personne n'a un arbre assez élevé,  
Sous lequel on puisse réfléchir à loisir,  
Et au-dessus duquel, le printemps et les nuages se trouvent réunis.

@

---

<sup>1</sup> Traduction de Huart.

## CHAPITRE XII

# LA POÉSIE DE L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE

@

### VERS LA RENAISSANCE

p.139 Depuis une dizaine d'années, la littérature chinoise a commencé une nouvelle évolution. De cela il y a bien des causes, mais nous ne parlerons que des plus importantes :

1° Influence de la Révolution chinoise. — Depuis la Révolution, les questions politiques, dans la vie publique, l'emportent sur tout, mais un certain nombre d'esprits se préoccupent aussi de l'organisation sociale du présent et de l'avenir.. Une jeunesse enthousiaste, excitée par l'agitation politique et le changement d'ordre social, est toujours prête à batailler pour des convictions littéraires. Les vieux restent effarés devant la révolution politique et

littéraire ; les jeunes, plus ou moins républicains, déclarent abolis toutes les règles classiques et les anciens systèmes de composition et de style.

2° Influence des idées étrangères. — A côté de l'influence de la Révolution de 1911, plus puissant encore est le stimulant que la vie nationale a reçu des idées européennes en matière d'art, de littérature et de science. Il est naturel que l'esprit scientifique soit partout puisqu'il a changé complètement les conditions de la vie en nous <sup>p.140</sup> donnant les chemins de fer, la navigation à vapeur, la force électrique, la télégraphie, le téléphone, l'aviation, etc. Les grands savants français et anglais ont une immense popularité chez nous. Les œuvres des romantiques et des réalistes, en traduction ou en original, se trouvent dans les mains de toute la jeunesse. La connaissance de l'art européen, moderne et antique, est répandue par les livres et les photographies. Bref,

l'attention en ces dernières années est dirigée tout entière sur ce qui vient d'outre-mer.

La poésie européenne (française et anglaise principalement) bénéficie de ce mouvement et inspire aux jeunes poètes le désir d'une rénovation. Ce que demandent les jeunes, peut se résumer en quelques mots :

a) Éviter l'imitation des anciennes œuvres. — On veut que la tradition classique disparaisse complètement avec l'époque des mandarins. On réclame la liberté pour les écrivains : libres comme hommes et libres comme poètes. Les attaches sont rompues avec l'antiquité. Que chacun écrive selon ses idées et selon ses impressions et non en imitant le *Chi king* ou les odes de Li Thai-po.

b) Supprimer les règles strictes, les lyu chi. — Le grand inconvénient des lyu chi ne consiste pas seulement dans leurs règles obligatoires, mais

surtout dans le parallélisme que nous avons déjà défini qui emprisonne les idées et supprime parfois toute logique.

c) Abolir l'emploi des tyen-kou. — Les tyen-kou sont un obstacle littéraire dont nous avons souffert ; ces allusions savantes aux vieilles légendes, aux faits de l'histoire, ou encore aux poésies mêmes des anciens auteurs, ne peuvent être saisies que par les érudits ou grâce à de longues <sup>p.141</sup> recherches : d'où grande perte de temps pour les auteurs et pour les lecteurs.

d) Introduire la langue parlée dans la langue écrite. Pour que le peuple s'instruise, il faut qu'il lise, or, la langue chinoise écrite est assez différente de la langue parlée ; il est impossible que la littérature devienne populaire si elle reste écrite avec la seule langue des lettrés. Depuis quelques années, le public qui lit n'est plus limité à la haute société ; il devient chaque jour plus nombreux et plus divers. C'est

pourquoi on désire que la littérature se mette à la portée du public et que dans toutes les classes, on puisse la comprendre.

Touchant la versification, nous voyons aussi une grande évolution. Depuis des siècles, on continuait de composer, soit des poésies anciennes de 5 ou 7 syllabes ; soit des odes réglées dites modernes — lyu-chi— des quatrains et des huitains de pentasyllabes ou d'heptasyllabes : soit encore des tsheu et des poésies lyriques de théâtre, tout cela suivant des règles particulières. Nos jeunes poètes veulent être plus libres pour écrire et cherchent à révolutionner l'art. Le vieux principe de l'alternance des phrases, du nombre obligatoire des syllabes ou des vers est rejeté par eux. Nous trouvons dans leurs nouvelles œuvres des poésies en vers très irréguliers, ayant de 2 à 15 syllabes ; ils emploient aussi des rimes, mais irrégulières et sans tenir compte des « Rimes Collectives » et autres recueils classiques.

Les jeunes poètes veulent chercher eux-mêmes l'alternance des tons naturels et riment à leur gré <sup>1</sup>. Ils <sub>p.142</sub> essayent aussi de faire des poésies libres, c'est-à-dire non rimées. On écrit d'ailleurs encore des pièces du genre ancien ; et, si nous en avons le loisir, nous aimerions ici faire quelques objections à la nouvelle école. Elle ne nous a encore rien donné qui s'impose à l'admiration : mais attendons qu'elle ait largement pris son essor.

L'honneur d'avoir le premier reconnu les avantages que les poètes chinois peuvent tirer des modèles européens appartient à M. Hou Chi (né en 1889).

## **Hou Chi**

Professeur à l'Université nationale de Pékin, M. Hou Chi vient de publier un ouvrage intitulé : Tchhang-chi-tsi ou « Essai de poésies nouvelles »,

---

<sup>1</sup> Ils usent de la rime seulement d'après l'oreille, sans rigueur, ils recherchent une assonance.

qui fera sans doute époque dans l'histoire de la poésie chinoise.

L'auteur laisse de côté toutes les vieilles formes, anciennes odes, odes réglées, vers libres, et il adopte des vers de mesure variable adaptés aux conditions contemporaines. M. Hou Chi et ses amis, partisans de la révolution littéraire, repoussent la langue classique insuffisante pour l'expression des idées nouvelles et presque inintelligible au public moderne ; ils usent franchement de la langue parlée qui, jusqu'ici, n'avait été employée que dans les romans ou œuvres populaires les plus humbles.

Le Tchhang-chi-tsi contient une cinquantaine de poèmes dont quelques-uns sont traduits de l'anglais. Plusieurs des poèmes originaux ont un mérite assez frappant ; et surtout ils attirent l'attention publique, en donnant lieu à une controverse animée entre les adhérents de la nouvelle et ceux de la vieille méthode.

p.143 En voici un spécimen :

## Pousse-pousse

Pousse-pousse — la voiture vient comme en volant,

Le voyageur regarde le tireur avec le cœur serré.

Il lui demande : Quel âge as-tu, depuis combien de temps  
travailles-tu ?

Le couli répond : J'ai seize ans, voilà déjà trois ans que je travaille,  
ne vous en inquiétez pas.

Et le voyageur de dire : Tu es trop jeune, je ne veux pas prendre ta  
voiture, car ça m'attriste.

Le couli : Je n'ai pas de client depuis ce matin, que j'ai faim et que j'ai  
froid ! Vous avez bon cœur, mais votre bon cœur ne guérit  
pas ma faim.

La police ne s'occupe même pas du travail de mon jeune âge, et  
vous qui êtes-vous ?

## Wang Tsing-wei

Parmi les nouveaux poètes, celui qui, peut-être,  
connaît le mieux les littératures européennes et est le  
plus capable d'en rapprocher la nôtre, n'est autre que  
M. Wang Tsing-wei ou Wang T'chao-ming,  
organisateur de l'Université du Sud-Ouest de la

Chine, célèbre écrivain, homme politique connu, mais assez ignoré comme poète. Né à Canton en 1886 dans une famille de poètes, il s'appliqua de bonne heure à la culture des lettres. Parmi ses œuvres encore inédites, il s'en trouve qui sont de haute valeur. C'est à cet écrivain qu'on doit s'adresser pour savoir ce que l'on peut faire réellement dans le monde de la poésie chinoise sur des idées nouvelles. Il est encore trop tôt pour se prononcer sur les mérites de ces pièces très récentes ; cependant nous croyons que ses poèmes gracieux et mélodieux seront peut-être les meilleures pages de la littérature chinoise contemporaine.

<sup>p.144</sup> Voici une petite poésie composée par lui à l'âge de dix ans, un peu simple, mais très sincère :

La nuit est tellement claire,  
Par la fenêtre, la lune a sa fraîcheur,  
Tout est calme  
Seul je suis au balcon.

Classé toujours le premier pour les examens officiels, M. Wang alla au Japon étudier le droit. Ayant acquis de bonne heure des idées libérales et démocratiques, notre poète dirigea, avant la grande Révolution chinoise, plusieurs journaux républicains, particulièrement le « Ming Paô » imprimé à Tokyo et dont l'introduction en Chine fut interdite par le gouvernement mantchou. Il montra une grande énergie pour organiser le mouvement révolutionnaire contre l'ancien régime ; homme de doctrine et d'action, il n'hésita pas à recourir à la violence ; il se rendit à Pékin, au printemps de 1910, et tenta d'assassiner le régent impérial dans le but de soulever le peuple chinois et de provoquer la révolution. Il ne réussit pas et fut condamné à la prison perpétuelle. Détenu, il composa des vers. Après la chute des Mantchous, les républicains le délivrèrent. La République fondée, son but atteint, il refusa les fonctions de ministre et de gouverneur

général du Kwang-tong qu'on lui avait offertes ; il se fixa aux environs de Paris pour y apprendre la belle langue française et connaître de près la civilisation de cette grande République occidentale qu'il avait toujours admirée. Il est un sincère ami de la France. Il est le premier qui, pendant la guerre, ait largement travaillé par ses écrits et par ses discours, à amener la Chine à se ranger du côté du droit, de la justice et de l'humanité.

<sup>p.145</sup> Mais le dégoût de la politique le prit vite et il se consacre maintenant tout entier aux œuvres d'éducation populaire.

Il est actuellement l'un des chefs du mouvement de la jeunesse chinoise ; il jouit d'une très grande popularité dans notre pays.

À l'inspiration lyrique et sentimentale, il substitue dans ses vers une inspiration savante et intellectuelle. Pour lui, la poésie, par l'observation,

l'érudition et la philosophie, participe de l'esprit scientifique contemporain. Un bon poème, dit-il souvent, doit être vrai et doit exprimer le beau en même temps que le vrai.

Voici deux de ses pièces caractéristiques qui sont très appréciées du peuple chinois :

Dans la prison, en voyant qu'on détruit la roue d'une  
voiture pour en prendre le bois.

Tous les ans, elle traversait les routes des montagnes,

Elle ne se plaignait pas de ce travail pénible.

Même maintenant, parmi ces poussières,

Elle était encore solide et supportait tout.

« Oh ! pauvre roue ! Tu n'est pas un objet de valeur,

Ne regrette pas d'être devenue cendre. »

Regardez, on l'a mise dans l'âtre,

Elle donne encore des tourbillons d'étincelles.

Une bonne chaleur pour faire cuire le riz,

Que tout le peuple n'ait plus faim grâce à elle !

## La neige

Pourquoi jette-t-on les flocons dans les coins des chemins.

Ils se maculent au contact de la poussière.

Oh ! ne plaignez pas ces flocons devenus boue,  
Ils entrent dans la terre pour la fertiliser,  
L'été prochain, l'herbe en sera plus belle !

<sup>p.146</sup> L'impression générale donnée par un examen sommaire de la littérature chinoise en ces dernières années est en somme assez heureuse. La composition est plus soignée, plus logique ; les principes moraux sont moins artificiels ; il y a moins de fautes contre le goût et la décence, une réelle sobriété de ton et un abandon résolu des flagrantes invraisemblances qui abondent dans certains auteurs. Nous dirons franchement que la Chine n'a pas jusqu'ici produit beaucoup de poésies d'un mérite transcendant, mais les conditions actuelles sont plus favorables que celles d'aucune époque précédente.

@

## PREMIER APPENDICE

### LISTE DES PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

(en langue européenne)

@

- ASTO (W. G.). *Littérature japonaise*, 1 vol. in-8°, Paris, 1902
- BAZIN. [\*Théâtre chinois\*, 1 vol., in-8°, Paris, 1838.](#)
- BELPAIRE. *Quarante Poésies de Li Thai-po*, 1 vol. in-8°, Paris, 1921.
- CHAVANNES. [\*Mémoire historique, de Seu-ma Tshyen\*](#) ; traduction, 8 vol. in-8°.
- COUVREUR. [\*Chi king\*, 1 vol. in-8°, Hien Hien, 1916](#) ; traduction.
- GAUTIER (Judith). [\*Livre de Jade\*, 1 vol. in-8°, Paris, 1908.](#)
- GROSSENE. *Essai de rythmique chinoise*, Revue de linguistique, Paris, 1893.
- HERVEY DE SAINT-DENYS (d'). [\*Le Li sao\*, 1 vol. in-8°, Paris, 1870](#), traduction.
- [\*Les poésies de l'Époque des Thang\*, 1 vol. in-8°, Paris, 1852.](#)
- HUART (IMBAULT). — [\*Poésie chinoise du XIV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle\*, 1 vol. in-8°, Paris, 1886.](#)
- *Poésie moderne (Yuen Tseu-tshai)*, 1 vol. in-8° Paris, 1892.
- [\*Un poète chinois du XVIII<sup>e</sup> siècle, Yuen Tseu-tshai : sa vie et ses œuvres\*, Chang Hai, 1886.](#)
- LEGGE. — *The chinese classics, Chi king*, 1 vol. in-8°, traduction.
- MONTÉGUT (Émile). *La poésie d'une vieille civilisation*, 1 vol. in-8°.
- PAUTHIER. — *Chi king*, 1 vol. in-8°, traduction.
- SOULIE (George). — [\*Essai sur la Littérature chinoise\*, 1 vol. in-16°, Paris, 1911.](#)
- TOUSSAINT (Franz). — *La Flûte de Jade*, 1 vol., Paris, 1920.

## DEUXIÈME APPENDICE

### LISTE DES PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS (en chinois)

@

Tous ces livres se trouvent à la bibliothèque de l'Institut franco-chinois de Lyon

昭明文選	Anthologie de la littérature chinoise, par T'chao ming, 12 vol.
明詩選	Anthologie de la poésie des Ming, 8 vol.
唐詩選	Anthologie de la poésie des Tang, 8 vol.
古詩源	Anthologie des anciens poèmes chinois, 4 vol.
元曲選	Anthologie des pièces de théâtre des Yuen, 48 vol.
漢魏詩集	Cent trois poètes de Han à Wei (Les), 48 vol.
詩經	<i>Chi king</i> , édition nouvelle, 4 vol.
唐詩話	Critiques sur la poésie des Thang, 10 vol.
清詩話	Critiques sur les poésies des Tshing, 16 vol.
嘗試集	Essai de poésies nouvelles, par Hou Chi, 1 vol.
文學史	Histoire de la littérature chinoise, par Tseng, 1 vol.
明史	Histoire des Ming, 20 vol.
宋史	Histoire des Song, 100 vol.
三國志	Histoire des Trois Royaumes, 8 vol.
元史	Histoire des Yuen, 40 vol.
大文學史	Histoire générale de la littérature chinoise, par Syé, 1 vol.
離騷	Li sao, par Kyu Yuen, 1 vol.
國文講義	Littérature chinoise, par Tchheng Tseng-tse, 1 vol.
漢書	Livre des Han, 10 vol.
唐書	Livre des Thang, 98 vol.
晉書	Livre des Tsin, 20 vol.

廣韻	Livres des Rimes, 15 vol.
史記	Mémoire historique, par Seu-ma Tshyen, 12 vol.
唐百家詩	Œuvres des cent poètes des Thang, 8 vol.
十八家詩	Œuvres des dix-huit poètes chinois, 8 vol.
李太白集	Œuvres poétiques de Li Thai-po, 14 vol.
劍南詩鈔	Œuvres poétiques de Lou Yeou, 16 vol.
孟浩然詩	Œuvres poétiques de Meng Hao-jean, 1 vol.
白居易詩	Œuvres poétiques de Po Kyu-yi, 12 vol.
蘇東坡詩	Œuvres poétiques de Sou Tong-pho, 10 vol.
杜甫詩	Œuvres poétiques de Tou Fou, 12 vol.
漁洋詩鈔	Œuvres poétiques de Wang Chi-tcheng, 4 vol.
王維詩	Œuvres poétiques de Wang Wei, 1 vol.
韋應物詩	Œuvres poétiques de Wei Ying-wou, 1 vol.
吳梅村詩	Œuvres poétiques de Wou Wei-yé, 12 vol.
元曲大觀	Pièces de théâtre de Yuen, 60 vol.
漢魏詩	Poésies des Han et des Wei, 20 vol.
音學辨微	Quelques études sur les tons, 1 vol.
四音錄	Tons (Les), 2 vol.
古今音異	Tons anciens et modernes (Les), 1 vol.

# INDEX DES NOMS (ordre alphabétique)

@

## C

上聲	Chang cheng *
神農	Chen-nong
申培	Chen Pheou
沈約	Chen Yo
施潤章	Chi Juen-tchang
詩經	Chi King *
詩譜	Chi phou *
釋遁	Chi twen
舜	Chwen

## E

辭賦	Élégie *
銘箴	Épigramme *

## F

賦	Fou *
伏羲	Fou hi
傅毅	Fou Yi

## H

漢	Han
韓嬰	Han Ying
韓愈	Han Yu
興	Hing *
胡適	Hou Chi
黃庭堅	Hwang Thing-kyen
項羽	Hyang Yu

## J

入聲	Jou cheng *
任昉	Jen Fang

## K

高啓	Kao Khi
高祖	Kao tsou
孔穎達	Khong Ying-ta
去聲	Khyu cheng *
屈原	Khyu Yuen
嵇康	Ki Khang
顧炎武	Kou Yen-wou
關漢卿	Kwan Han-khing
國風	Kwe fong *
賈島	Kya Tao
江永	Kyang Yong

## L

李商隱	Li Chang-yin
李賀	Li Ho

李陵	Li Ling
李太白	Li Thai-po
離騷	Li sao *
駱賓王	Lo Pin-wang
盧照隣	Lou Tchao-ling
陸游	Lou Yeou
劉基	Lyeou Ki
柳宗元	Lyeou Tsong-yuen
律詩	Lyu chi *
<b>M</b>	
毛萇	Mao Tchhang
馬志遠	Ma Tchi-yuen
枚乘	Mei Theng
梅堯臣	Mei Yao-tchhen
孟浩然	Meng Hao-jean
孟郊	Meng Kyao
明	Ming
<b>N</b>	
歐陽修	Ngeou-yang Syeou
<b>O</b>	
詩歌	Ode *
祭交	Oraison pour les sacrifices *
<b>P</b>	
排律詩	Pai lyu chi *
對句	Parallélisme *
比	Pi *

平聲	Phing cheng *
戲曲	Poésie lyrique au théâtre *
白仁甫	Po Jen fou
白居易	Po Kyu-yi

## S

賦騷	Sao et Fou *
司馬遷	Seu-ma Tshyen
西廂記	Si syang ki *
宋	Song
頌	Song *
宋琬	Song Wan
蘇舜欽	Sou Shwen-khin
蘇東坡	Sou Tong-pho
蘇武	Sou Wou
小雅	Syao ya *
謝靈運	Syé Ling-yun
謝眺	Syé Thyao
序	Syu *

## T

大雅	Ta ya *
張籍	Tchang Tsi
昭明	Tchao ming
趙執信	Tchao Tchi-sing
箴銘	Tchen et Ming *
鄭玄	Tcheng Hyuen
陳子昂	Tchhen Tseu-ngang
陳元方	Tchhen Yuen-fang
朱彝尊	Tchou Yi-twen

唐	Thang
陶潛	Thao Tshyen
杜甫	Tou Fou
杜牧	Tou Mou
子夏	Tseu hya
曹植	Tshao Tchi
詞	Tsheu *
秦	Tshin
清	Tshing
晉	Tsin
祭文	Tsi wen *
絕句	Tsyué-kyu *
典故	Tyen-kou *
段玉裁	Twan Yu-tshai

## W

王實甫	Wang Chi-fou
王士禎	Wang Chi-tcheng
王安石	Wang Ngan-chi
王勃	Wang Po
溫廷筠	Wang Thing-yun
汪精衛	Wang Tsing-wei
王維	Wang Wei
魏	Wei
韋應物	Wei Yang-wou
文心雕龍	Wen sin tyao long *
武帝	Wou ti
吳偉業	Wou Wei-yé

## Y

楊炯	Yang Khyong
楊基	Yang Ki
堯	Yao
元	Yuen
仁和韻譜	Yuen ho yan po *
袁枚	Yuen Mei
阮籍	Yuen Tsi.

@